

L'école

*A toutes mes sœurs,
A toutes les filles du monde,
A l'école,
A la vie.*



La rentrée des classes.

Ce jour là, je n'avais eu besoin de personne pour me lever très tôt le matin. J'allumai la lumière de ma montre que je portais à tout moment pour voir l'heure, il était cinq heures trente et une minutes, je souris. Ma belle mère n'était pas dans son lit, seule Bintou dormait au milieu du lit, le nouveau bébé de la famille. Je pris la lampe à pétrole pour m'approcher d'elle afin de voir si elle dormait. Elle était belle et n'avait que deux mois. Je sortis de la chambre et je me retrouvai au salon. La porte du salon était ouverte. Mais cela n'avait rien d'étonnant, ma belle mère n'était pas au lit. J'entendis des bruits dehors. Je sortis, il faisait encore frais. Papa prenait son ablution pour la prière de l'aube. Je regardai le ciel qui n'était pas vraiment noir comme pendant la nuit mais c'était pas même noir. Il y avait des étoiles et la lune. J'avais l'habitude de voir mon père lorsqu'il venait de la mosquée le petit matin au moment où le ciel n'était plus noir mais bleu, mais ce matin là, pour la première fois, je le vois partir à la mosquée avec dans sa main droite son chapelet. J'étais contente pour cela. La surprise de l'aube n'avait pas encore fini puisque je venais d'entendre de nouveau bruit dans la cuisine et directement j'ai pensé à ma belle mère, je la rejoignis en sautant

- Frais doucement, tout le monde n'est pas encore réveillé, me disait-elle.

Je me calmai et m'assis tout prêt de lui sur un tabouret.

- Comme tu es vite réveillé aujourd'hui !
- Oui, je suis content de revoir l'école.
- Toi qui ne voulais plus aller à l'école.
- Oui c'était il ya un an
- Non, a peine trois mois

Je souris.

- Comment faites vous pour vous réveillez tôt tous les jours ? Demandais-je.
- Quand tu seras grande, une femme, tu le sauras, me répondait-elle en me souriant.

Ce que je fais tous les matins

Tout les matins, avant de se rendre à l'école, Le plus important pour nous les enfants musulmans était de réciter quelques versés du coran chez le karamoko.

Il faut apprendre à réciter le coran si l'on veut devenir un bon musulman. Pour nous les filles, il fallait apprendre le maximum pour pouvoir effectuer les cinq prières de la journée, quand aux garçons, ils doivent réciter tout le coran avec le temps. Bakary avait déjà la moitié du coran récité, mais en réalité ne gardait que quelques sourates dans sa tête qui lui permettait de faire la prière. Il oubliait au fur et à mesure qu'il le récitait.

C'était ainsi que mon grand frère Bakary, moi et mes deux petits frères se rendaient tous les jours que Dieu fait chez le karamoko avec beaucoup d'autres enfants du quartier.

Sa maison se trouvait juste en face de notre maison, seule la rue nous séparait. Chaque matin on pouvait depuis notre maison entendre les enfants comme nous crier en récitant les versés du coran. Les lectures se faisaient sur la terrasse en forme rectangle de leur maison. Nous étions assis les dos contre les murs, les garçons en face des filles.

Chacun devrait réciter en tête ces versé du jour afin qu'on lui écrive de nouveaux versés. Si par malheur quelqu'un n'arrivait pas à réciter ces versés du jour, sera sévèrement punis par le fouet du karamoko et ira à l'école en retard.

Notre karamoko s'appelait Cellou Diallo, c'était un vieux d'une soixantaine d'années avec sa tête aux cheveux toujours blancs. Ils avaient quatre femmes et plus d'une vingtaine enfants, tous ces enfants fréquentaient l'école coranique et la moitié d'entre eux au moins les plus grands savait tout le coran en tête et ne l'avaient pas oublié. Il était fier de cela et il n'aimait pas l'école française mais ne le sabotait pas. Il était aimé par tout le quartier et était considéré comme un sage.

L'après midi à treize heure on revenait pour apprendre des nouveaux versés et le soir aussi de dix neuf à vingt heure pour les relire afin de pouvoir les réciter le lendemain matin avant d'aller à l'école.

Une fois qu'on quitte chez le karamoko, on se lave, s'habillait en uniforme scolaire et prendre le petit déjeuner avant de prendre le chemin de l'école.

Maman nous donnait toujours quelque pièce d'argent qu'on mangeait pendant la récréation.

Le chemin de l'école

J'attendais tous nos pas qui marchaient sur le sol, les cailloux qui se cognaient, je regardais les quatre jambes minces sous les culottes kaki de mes frères qui n'arrêtaient pas de faire de mouvement. Je sentais la fraîcheur du temps et aussi la chaleur du soleil matinal qui nous illuminait. Sur la route j'ai vu d'autres écoliers comme nous, et la rentrée devenait une réalité pour moi. Je me demandais comment sera ma réaction une fois que j'aurai vu mes amis, ma classe et surtout la foule d'écoliers.

J'étais heureuse de quitter la maison, ma mère, la cuisine ou encore la famille avec toutes ces manières de penser. Heureuse aussi de revoir l'école parce que pour moi l'école est une autre famille que j'aime beaucoup ou la façon de penser est différente de celui de la maison. C'est une famille composée de plusieurs personnes, plusieurs familles, plusieurs langues et qui essaye tous d'adopter une seule langue qui était le français. Nous essayions tous de vivre ensemble malgré nos différences. Les enseignants étaient nos pères et nos mères et les autres élèves nos frères et sœurs.

Les retrouvailles

La cour de l'école était pleine d'élèves, quelques maîtres et parents d'élèves. Les anciens élèves faisaient des retrouvailles alors que les nouvelles étaient un peu timides et restaient un peu méfiants. Mes deux frères jumeaux qui étaient avec moi avaient disparu pour aller jouer avec leurs amis. Le brouhaha était total. Plusieurs parents des nouveaux élèves qui inscrivaient leurs enfants formaient un rang devant le bureau du directeur.

Je regardai tout droit devant moi, je fixai la classe de sixième. Fatu Bangoura fut la première de mes amis que j'ai vus. Je fus content. Je me précipitai les pas pour la rejoindre.

Elle me fit comprendre que j'étais en retard avant de me montrer les autres amis. Nous formâmes un petit groupe comme les autres au milieu de nombreux autres groupes d'amis. La joie se lisait dans tous les visages, on parlait de tout et de presque rien. J'étais sûre que comme moi, toutes mes amies étaient excitées de leur nouvelle salle de classe.

Lorsque nous entendîmes la cloche sonnée pour la première fois de l'année du lundi quatre octobre mille neuf cent quatre vingt quatorze, le silence coupa notre conversation de rien du tout laissant chemin libre au sourire, on se regardait dans les yeux.

La monté des couleurs

La cloche appela tout le monde au mat. En peu de temps, tous ces centaines d'élèves et de maitres se regroupèrent en un seul endroit, formant un cercle tout autour du mat. Le silence fut parfait. De la classe de première année à la classe de sixième année, chaque classe forma un groupe de deux rangs, un rangé de filles et un rangé de garçons. Les instituteurs s'arrêtèrent chacun derrière les élèves de leur classe alors que le directeur lui se trouvait au milieu du cercle près du mat. Lorsque tout fut parfaitement à l'ordre, le directeur désigna un élève de notre rang pour la monté des couleurs. Le drapeau rouge jaune vert était en berne. Le jeune garçon avec sa main droite toucha le drapeau, le poussa afin de trouver le nœud, il le détacha et était enfin prêt pour la monté. Le directeur désigna un autre élève de notre classe, une fille pour qu'elle donne l'ordre de faire monter le couleur. Elle nous donna l'ordre comme il le fallait puis nous chantâmes ensemble l'hymne national pour accompagner les trois couleurs vers le haut.

La liberté

Peuple d'afrique

Le passé historique

Que chante l'hymne

De la guinée fière et jeune

Illustre épopées

De nos frères

Mort aux champs d'honneur

En libérant l'afrique

Le peuple de Guinée

Prêchant l'unité appel l'afrique

Liberté !

C'est la voix d'un peuple qui appelle tous ces frères

De la grande Afrique

Liberté !

C'est la voix d'un peuple qui appelle tous ces frères

A se retrouver

Bâtissons l'unité africain

Dans l'indépendance recouvrée.

Puis elle nous rappela la devise ; Travail Justice Solidarité.

Le drapeau flottait enfin au-dessus de nous tous.

Les instituteurs n'avaient aucun respect pour nous les enfants, parce qu'ils se croyaient plus âgés que nous pour nous respecter. Mais au moment de la montée des couleurs, dans leurs yeux, il y avait un respect profond. Je ne comprenais pas pourquoi mais j'avais l'impression que le drapeau était supérieur plus que nous tous que c'était un Dieu.

Le directeur

Le directeur prit ensuite la parole ; il nous rappela son nom, Aboubacar Camara. En trois minutes il nous parla de l'école, du travail et des sanctions pour les paresseux.

La nouvelle classe

Quand fut arrivé le moment que tous les élèves attendaient, nous nous précipitâmes dans nos classes respectives afin de choisir la meilleure place possible. Le tout dans un bruit de joie. Avec mes amies, comme dans les autres classes précédentes, nous avons choisi à nous asseoir au milieu de la première rangée, près de la fenêtre. Comme cela nous pouvions profiter pour regarder dehors à travers la fenêtre, voir les arbres et surtout les passants qu'on voyait très libres. À côté de moi sur le banc était assise mon amie Kadjatou, devant notre banc mes deux autres amies Aminata et Fatou. La classe comptait en tout quatre rangées, vingt et huit tables bancs et cinquante six élèves dont dix sept filles. Devant nous était le bureau de notre instituteur.

L'instituteur

- Taisez-vous ! cria t-il, vous n'êtes plus des enfants. C'était le premier mot qu'il prononça. La voix était si grave que tout le monde prit peur. Le silence dans la classe.

Il prit la craie, nous fit dos et écrivit en gros caractère son nom ; Tamba Damas Milimolo. Tout le monde dans la classe connaissait déjà ce nom, sauf les nouveaux arrivants. Et sa personne représentait pour nous dieu et la peur. Il nous fit face et commença à nous parler ; il nous rappela de notre classe, que c'était une classe différent des autres, que c'était une classe d'examen ou nous devrions a la fin de l'année nous séparer pour faire les examens dans des établissements différents et avec d'autres élèves que nous ne connaissons pas. Pour réussir, il nous fallait donc travailler dure dès le début d'année. Apprendre correctement ces leçons et faire bien ces devoirs de maison. Les paresseux seront punis, humiliés devant tout le monde.

Pendant son discours il fut appelé par le directeur. A peine sortit de la classe que le bavardage commença, comme s'il nous avait rien dit du tout.

Mon école

Mon école se trouvait à Cacia, dans mon quartier, dans la ville de Kindia situé à cent trente kilomètre de la ville de Conakry. La basse Guinée. C'est une école primaire publique.

Un bâtiment en tôle, elle avait une forme longue et rectangulaire, et ressemblait à tous les autres écoles publiques du pays. Huit grandes sales étaient construites dont six pour les élèves. Les deux autres sales se trouvaient chacune à chaque extrémité de la ligne droite.

Dans l'une, à coté de la classe de première année était gardé tous les dossiers des élèves et dans l'autre tout prêt de notre classe servait pour le bureau du directeur qui nous surveillait tout le temps, un long couloir reliait le tout, une terrasse.

Mais le plus beau dans cette école était la cour de l'école. Elle était grande, un espace ou se trouvait les grands arbres d'acacias qui donnaient à la fois de l'ombre et des vents frais au moment des chaleurs intenses. Les élèves y jouaient tous les moments lorsqu'il n'y avait pas cours. Les vendeuses de riz, pains et toutes sortes de fruits étaient présentes tous les jours d'école.

Les longues marches.

Les cours avaient normalement commencé, et cela faisait déjà un moi. Les excitations avaient fini, on était désormais les vrai élèves de sixième. Les leçons se multipliaient tous les jours. Les contrôles étaient durs. Les sanctions humiliantes. Je remarquai que la liberté pour nous se réduisait, je sentais parfois de l'angoisse et l'école devenait pour moi parfois insupportable, mais grâce aux amis et aux jeux l'école reste merveilleux.

Ce soir la, ce fut une journée de joie dans la classe. L'instituteur avait une bonne mine ; des moments qui lui arrivait quelques fois. Étonnant et rigolo, il nous était si abordable que nous pouvions jurer au non de Dieu que ce n'était pas le monstre qui frappait et humiliait ces élèves. A la fin des cours, il nous donna des devoirs de maison à faire pendant la fin de semaine. La cloche sonna dix sept heures, ce fut la fin des cours. Les cris des élèves retentirent en même temps, tout le monde était libres pendant au moins quelques heures. Dehors le ciel était bleu et rouge ou encore jaune. On pouvait voir le soleil à l'horizon qui n'avait plus de force. Le vent qui soufflait était frais, les feuilles d'acacias bougeaient dans

tous les sens comme pour nous remercier d'une longue journée de travail. Des dizaines d'élèves formaient des petits groupes de meilleurs amis pour rentrer à la maison, les filles étaient naturellement séparées des garçons.

Aminata me montra avec son index mes frères jumeaux avec leurs amis. Ils avaient les visages et membres supérieurs colorés de craie blancs. Cela ne m'étonnait pas, nous avons tous passé par ces étapes. Pourtant avec mes amies, on riait avec grand étonnement et se moquait d'eux. Ainsi commença les longues marches vers la maison.

Jouer et oublier le temps est le comportement naturel de tous les enfants. Aminata, Fatou, Binta et moi, marchaient ensemble en petit groupe de meilleures amies. Ignorer le temps, marcher quelques dix pas, s'arrêter, parler et rire, aller à reculons avant de repartir en avant étaient les règles d'or pour les longues marches vers la maison. De l'école à la maison au lieu de faire dix minutes, il nous fallait une heure et plus. Une fois séparé avec mes amies, j'ai pris conscience du temps et j'ai couru à toute vitesse. Je suis rentrée à la maison pendant que les autres priaient la prière du couché du soleil. J'ai eu peur de la réaction que fera ma mère en me voyant.

C'était ma mère qui faisait la cuisine cette nuit. Après avoir me débarrasser de mes affaires scolaire, je la rejoignis dans la cuisine pour l'aider. Des qu'elle me vit, sa première phrase était « l'école a encore commencé pour toi », elle commença à se plaindre. Elle était en colère. Elle me gronda comme toujours, mais je ne répondis pas. Elle finit par me donner un travail, laver les vaisselles sales puis elle me dit une dernière phrase « moi je sais faire mon travail ».

La paresse et le plaisir

Travailler seule à la maison était pour moi la meilleure façon d'apprendre ; pas de rivale pour faire la comparaison, pas de maitre pour me gronder, me taper avec un fouet et surtout m'humilier. Mais, un tel travail demande une volonté personnelle, un courage.

Ce jour du dimanche, j'avais trois exercices de maison à faire et à rendre le lundi prochain. Une heure de temps pourrait me suffire pour y arriver, mais je manquais de courage. Le matin, j'avais le temps, mais j'ai reporté à l'après midi et à quinze heures j'ai reporté pour la nuit et je suis parti jouer avec les amies du quartier.

Dans le salon, éclairé par deux lampes à pétroles, mon père priait, ma mère était allongée sur une natte très fatigué après une longue journée dans la cuisine, allaitait la petite Bintou qui ne voulait pas dormir alors que mes deux frères jumeaux la suppliaient de leur raconter un conte. Ils étaient en colère contre Bintou qui les empêchait d'écouter une belle histoire. Bakary quand à lui lisait un livre. J'ai alors décidé de faire mon devoir de maison.

Assi à même le sol je commence par l'exercice un était le plus facile à mes yeux, de simples calculs additionnelles. Je m'exécutai. Dix minutes après j'ai fini le premier exercice. Je sentis une douleur dans le dos. Je m'étirai pour me soulager, ce fut en ce moment que l'électricité vint. Le noir disparaît dans le salon. Je criai de joie. Dehors, j'entendais presque tout les habitants du quartier qui criaient de joie comme moi. Je sorti du salon en courant et dehors la joie était sur tous les visages. Ma mère qui était allongé sur la natte oubliât sa fatigue et s'assit sur le canapé, mes frères jumeaux avaient oubliés leur colère même si Bintou continuait de pleurer. Bakary se leva pour allumer la télévision. Tout le monde eurent les yeux braqué sur la sur la télé, moi aussi. J'ai mis mes cahiers de cote.

Le prix à payer

« - tu es encore au lit » me disait grande maman presque en criant. Je me réveillai en sursaut. Bintou au milieu dans le lit jouait et riait, mais ce n'était pas un jour pour moi d'apprécier la beauté de tout cela. Je ne pouvais aller à l'école sans passer chez le karamoko. J'aspergeai mon visage d'une poigné d'eau. Je suis rentrée juste au moment ou mes frères sortaient, j'étais en retard. Le karamoko qui me vit vernir me regarda avec colère.

Une fois rentré je me précipitai sur mes versés pour voir si tout allait bien, mais non. Arrivé au milieu de mes versai, j'ai senti une difficulté. J'ai eu peur. Le karamoko qui me regardait depuis que je suis rentrée m'appela pour venir réciter mes versés. J'ai eu le même problème au milieu de mes versés. Il était content d'exprimer sa colère ; « si tu étais arrivée à tôt le matin, tu auras récité tes versée «à l'heure que nous sommes, criait il. Mais comme tu as préféré dormir beaucoup, tu iras à l'école en retard. Parce que tu ne sortiras pas ici sans avoir me réciter ces versés.

Je retournai à ma place. Je regardai ma montre. Le temps n'a jamais été aussi important pour moi. Dans trente minutes, les autres vont devoir rentrer en classe. Depuis la terrasse ou

j'étais assis, je regardais mes deux frères qui allais à l'école. J'ai regardé mes versés, puis le temps, mon esprit se troubla, je n'arrivais plus à lire un seul versé. Je commençai à pleurer. Vingt minutes plus tard, il eut pitié de moi et me relâcha.

« Je dois tout faire avec précipitation », disais je tout en courant vers la maison. Je pris le petit déjeuner sans me brosser les dents, je portai mon uniforme sans me laver le corps, heureusement que j'avais les cheveux tressé qui n'avaient pas besoin de soin ce matin là. J'ai ramassé mes cahiers de devoir par terre que j'ai laissé la nuit dernier, les deux derniers exercices n'étaient pas faits. Je le savais et j'avais terriblement peur. Je pris le chemin de l'école en toute vitesse.

Le drapeau flottait déjà dans le ciel. Et lorsque j'ai remarqué que j'étais la seule élève qui marchait encore dans la cour de l'école, je fus envahi de peur. Je transpirais. Une fois devant notre salle de classe, j'ai compris que c'était une mauvaise journée pour moi, j'aurais dû rester à la maison.

La retardataire

Ils corrigeaient le devoir de maison.

J'ai à peine salué qu'il commença à me gronder comme un fou.

- C'est « maintenant qu'on vient à l'école, disait il. Qu'est ce que j'avais dis à propos des retardataire ? qu'est ce que tu faisais à la maison ? dormir ? hein ? paresseuse ! tu crois que c'est comme ça que tu vas obtenir ton examen d'entrer en septième ? paresseuse. Il prit la planche et me demanda de tendre la main. Cinq coups de bâton, je pleurai comme un bébé. Toute la classe avait peur. A genoux ! » on pouvait entendre sa voix à trente kilomètre de l'école.

L'élève au tableau transpirait de peur, il avait aussi peur que moi. Il n'a pas pu faire l'exercice au tableau. Il n'arrivait même pas à tenir la craie entre ces doigts. Il a fini par recevoir deux coups sur les fesses avant de rejoindre sa place, humilié. La plupart derrière moi priaient pour ne pas être désigné. Il me demanda de nouveau à lui montrer mes devoirs de maison. Je me croyait fini pour de bon.

- « ah bon ! elle n'a même pas fait son devoir de maison. »

Il appela le directeur pour qu'il soit témoin de la première retardataire de l'année la première paresseuse. Le directeur m'humilia de la même manière que lui après il me rappela les punitions que je dois faire. Je ne parlais pas, je répondais seulement de la tête.

Un autre élève fut désigné pour la correction des exercices. A la fin des exercices tout le monde fut soulagé sauf moi.

La récréation sans moi

La cloche sonna la récréation, tout le monde se précipita pour sortir de la classe afin de vivre quelques minutes de liberté. Je me sentis à la fois soulagé d'être enfin le seul élève dans la classe, de pouvoir tourner la tête sans voir le visage d'un élève qui exprimerait de la pitié pour moi ou encore se moquerait de moi, mais aussi humilié parce que toute la classe savait déjà le sort malheureux que j'étais entrain de vivre. Monsieur Milimolo qui était seul avec moi me donna l'ordre d'aller m'asseoir et de prendre les corrections des exercices.

« - tu veux devenir comme ta mère ? me demandait-il les yeux braqué sur moi, femme au foyer dont le seul but est de faire la cuisine et la lessive nettoyer la maison et faire le lit.

- Non, répondis-je par la tête.
- Alors pourquoi tu n'as pas fais ton devoir de maison.
- J'étais entrain de le faire, mais j'étais très fatigué parce que j'ai fait beaucoup de travail dans la cuisine avec ma mère et je me suis endormie sur mes cahiers.
- Tu dois apprendre à forcer les situations pour faire tes devoirs de maison, c'est dur je sais, mais il faut.
- Oui dis-je.
- Ne crois que je suis un homme méchant comme tous les élèves le croient. J'aime tous mes élèves et si j'ai fais ce que j'ai fais, c'est pour ne pas que tu deviennes paresseuses, les paresseux détruit leur vie pour rien. Donne-toi au travail, après l'école primaire, c'est le collège et le lycée puis l'université, tout ceci est long et sa demande du courage et non de la paresse. Et à la fin tu diras merci à l'école. comme ça tu seras différent parce que tu pourras ainsi décider de ta propre vie.

Mes trois meilleures amies dehors me regardaient à travers la fenêtre. Je les saluai de la main puis je fis un bon sourire et elles me le rendirent.

La suite de la punition

La cloche sonna de nouveau la fin des récréations, les élèves rentraient timidement en classe, c'était la fin de la liberté. Je sortis à mon tour pour les corvées. J'étais seule élèves dans la cour de l'école. Quelques élèves dans leur classe me regardaient travailler à travers

les portes et les fenêtres, je souriais à chaque fois que je rencontrais le visage d'un élève ; je ne sais pas pourquoi, mais cela me soulageait. J'ai mis dix minutes à ramasser quelques plastiques de jus de fruits que les autres ont laissé tomber et les restes des nourritures. Le gardien de la cour ne voulait plus me voir travailler une minute de plus. Il était grand, musclé, noir et avait quelques cheveux blanc sur la tête. Il a eu pitié de moi. Il m'a conseillé de ne plus venir en retard puis il m'a dit d'aller me reposer sous l'arbre d'acacia, de ne plus travailler. Je fus contente.

Le repos

Le soleil brillait, le vent soufflait les feuilles des acacias bougeaient et j'écoutais le bruit les yeux fermés, j'aimais bien cela. J'ai pensé à monsieur Milimolo, qui disait qu'il nous aimait tous. Je souris pour cette phrase. Jamais mon père ne m'a dit qu'il m'aime. J'ai pensé à ma mère qui devrait être dans la cuisine entrain de préparé le repas du jour, je me demandai quel genre de sauce allait elle préparer pour ce jour. Puis j'ai pensé comment décider de sa propre vie. Je comprenais mal cette phrase, mais c'est Milimolo qui me l'a dit, lui il sait tout. Puis, les images de mes meilleures amies occupèrent mon esprit. C'était intéressant. J'ai essayé de voir comment j'ai fais la connaissance de chacune d'entre elle. D'abord Aminata Touré, elle est la seule dont je ne sais pas du tout comment j'ai fait sa connaissance. Je lui ai toujours vu. Nous sommes d'une même communauté, nous vivions la même vie de famille ; elle et moi c'est la même chose. Elle était la plus grande de nous quatre, elle était grosse et bien noire. Elle était aussi la plus âgées de nous quatre, elle avait deux ans et trois mois d'avance sur moi, me disait ma mère. Elle me forçait souvent pour que je l'appelle grande sœur, mais j'ai toujours refusé. Ma mère se mefiait un peu d'elle quand elle me rendait visiter et mon père lui taquinait tout le temps. Quand à Fatou, je l'ai vu pour la première fois en classe de deuxième année et on ait devenu amies en classe de troisième. Elle avait un stylo que son père lui avait offert. J'ai aimé son stylo. Je voulais toucher son stylo. Je lui ai dit bonjour, elle me regarda sans me dire un mot, je lui ai demandé de me prêter son stylo, elle me la donna sans sourire, et depuis nous sommes devenues amies elle était la plus courte de mes trois amies. Kadjatou bah est la dernière de mes amies que j'ai fait la connaissance. C'était l'année passée, le premier jour de la rentrée. Je gardais une place pour Fatou qui n'était pas encore rentré en classe et elle est venue s'arrêter devant moi me demanda si elle

pouvait s'asseoir à côté de moi. Sa peau claire et son visage me fascinai, mais j'ai dis non, je la fis comprendre que la place était réservée à une amie. Elle m'avait comprit en bougeant la tête de haut en bas. Aminata qui était à côté de moi sur le banc de devant me dis de la laisser s'asseoir, qu'elle était nouvelle et qu'elle ne connaît personne. Elle me dit qu'elle va garder une place pour Fatou sur son banc. Je regardai de nouveau le visage de Kadjatou qui était toujours debout. Je souris pour son visage puis je lui donnai la place. Et je la vis sourire pour la première fois, elle me remercia et depuis, elle est parmi mes meilleures amies. Mes amies, je les aimais beaucoup, elles étaient ma vie à l'école.

Midi

Lorsque j'ai vu un jeune garçon sortir de la classe de quatrième et se dirigeai vers moi, j'avais compris qu'il était douze heures. Il tapa trois coups sur la cloche et chaque coup me faisait peur. Moi qui dans la classe chaque coup était le cri de la liberté. J'avais peur de revoir mes amies et tous les autres élèves de la classe. J'avais toujours honte.

Le brouhaha s'empara toute l'école qui était si calme, les élèves sortaient de toutes les classes très contentes. Après la sortie de l'instituteur, je rentraï en classe. J'essayai d'être normal, sans complexe et surtout de tout oublier. J'ai trouvé mes amies beaucoup plus naturelle que moi, elles avaient les visages comme d'habitude très joyeux. Kadjatou me tendit mon sac en me disant « tu es à jour, pas de problème ». Nous sommes sorties ensemble de la classe avec les autres. Je pensais alors que l'histoire était finie.

L'incident

Tout allait bien, mais le malheur est partout ou nous vivons. Nous étions à peine sur le chemin des maisons lorsqu'une voix derrière nous créa de nouvelle problème « paresseuse dans la classe », nous disait la voix. Cette voix venait de détruire notre harmonie, les visages n'étaient plus naturelle, j'avais honte. Nous nous tournâmes pour identifier l'auteur. Il y avait un groupe de cinq garçons, et personne n'avait réagit. Nous n'avions pas alors pu identifier l'auteur.

- Il ne faut pas les écouter, nous disait Kadjatou, partons.

Nous reprîmes notre chemin tristement. Mais le malheur y était toujours. Un petit garçon qui pouvait avoir le même âge que mes frères jumeaux et qui nous observait se moqua des jeunes garçons qu'ils avaient peur des filles. Ce fut ainsi qu'un jeune garçon se détacha du groupe et comme pour sauver son honneur et répéta à haute voix la phrase qu'il ne fallait pas dire, il s'appelait Mamadou Diallo et de la notoriété, il avait cela en classe. Et comme la force ne fait pas l'honneur et que la liberté est au bout de toutes les lèvres, j'ai aussi réagi ;

- Celui qui me traite de paresseuse qu'il sache que c'est sa mère qui est paresseuses.

Ce fut très difficile pour lui d'entendre cela. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Il se rapprocha de moi, comme dans les films, un acteur en colère qui veut en finir avec le bandit. J'avais peur, mais l'honneur est plus fort que la force physique. Je ne vais pas fuir. Il était si proche de moi que même une mouche ne pouvait pas passer entre nous deux. Comme s'il me draguait. Il m'a dit que si j'étais une fille sûre d'elle-même de dire alors ce que je venais de dire. J'ai dit alors qu'il était le premier à dire ce qu'il ne fallait pas dire et que s'il le répétait je le ferai moi aussi. Il a répété, j'ai aussi fait la même chose. Avec force il me donna un coup de point sur ma tête. Moi aussi avec la main je lui tapai avec force sur le visage puis je m'agrippai à lui avec force. Mes amies participèrent et la foule mélangeaient tout. Finalement Il se débattait pour se débarrasser de moi mais j'ai refusé de le relâcher. Il était fatigué et je ne lâchais toujours pas. Finalement, il s'immobilisa levant les deux mains en l'air et me dit ;

- Hé ! c'est fini, maintenant laisse moi tranquille avant que je t'écrase.

Il était arrêté raide, la foule nous regardait et criaient partout en ma faveur, parce que j'étais une fille qui se battait contre un garçon. Et contre toute attente, alors qu'il avait les deux mains en l'air, je lui retirai ces deux jambes. Ces deux fesses embrassèrent la terre rouge. Je me relevai aussitôt pour me refuser au milieu de mes amies. La foule d'élèves lui cria dessus, il était humilié. Il est revenu avec force pour me frapper, mais mes amies et toute la foule étaient désormais prêtes pour me protéger. Il ne pouvait plus rien me faire. Ce fut le moment où je lui est vu les larmes qui coulaient de ces yeux avec colère. Il me lança un regard et me dit : « tu ne seras plus libre dans ce quartier et un jour je t'aurai et je t'écraserai. Je suis rentrée à la maison entouré par mes amies.

- Entre vous deux finalement il est le plus humilié, disait Fatou
- Il ne va plus se foutre des filles, Aminata
- Cela fait du bien lorsqu'une fille bat un garçon, Kadjatou
- Je ne l'ai pas battu, c'est par hasard s'il s'est retrouvé par terre, dis-je

- De toute façon tout le monde crois que tu l'as frappé,
- Oui c'est pourquoi il a pleuré.

La nuit, dans la chambre avec mes frères jumeaux qui dormaient profondément, je priais Dieu pour qu'il m'aide à ne plus revivre une telle journée. C'était la première fois que je priais Dieu. Je lui demandai ensuite de m'accorder de beaux rêves. J'ai caressé mon visage de mes deux mains. J'ai dormi.

La révision

Je lis mes leçons dans la cuisine

- Eh !! ma fille ! mais qu'est ce que tu fais là ?

Je la regardai un peu humilié par ces cris.

- Cela fait maintenant plus d'une heure que tu es là à regarder dans ton cahier, alors que tu es supposé m'aider dans la cuisine. Quand j'avais ton âge je savais déjà tout faire alors que toi tu ne sais encore rien faire.
- Maman je révise mes leçon lundi prochaine c'est la composition.
- Oui, le jour où tu seras femme, ne m'accuse surtout que j'ai rien fait pour t'apprendre à faire la cuisine.

J'ai fermé mon cahier pour ne plus être grondé. On préparait le dîner ou plutôt elle préparait le dîner. J'ai pris le couteau et commençai à couper les oignons.

Je lui demandai pourquoi elle se mettait en colère lorsque j'ai mes cahiers dans la main ou quand je venais de l'école en retard ? Elle me répondit que si elle réagissait ainsi c'était parce qu'il n'était pas possible que j'aie loin dans mes études, que dans cinq ans au maximum je serai une femme et que je serai comme elle. Donc cela lui faisait mal de me voir tout le temps à l'école ou encore les yeux dans les cahiers. Elle voulait que j'apprenne à être une bonne femme au foyer pour ne pas salir son nom plus tard à cause de moi. Et pour la première fois, je comprenais ce qu'elle pensait de moi. J'étais content de le savoir. J'ai dit à maman tout en riant que si j'apprenais mes leçons c'était parce que je ne veux pas être humilié en classe au milieu de mes amis. Personne n'accepte l'humiliation. J'ai aussi dit que je l'ai toujours vu en tant que femme de ménage elle et ma belle mère et que malgré l'école je serai une bonne femme de foyer. Elle sourit. Et m'accorda sans se fâcher le lendemain d'aller réviser chez mon amie Fatou.

Une révision en groupe

C'était dimanche, une belle journée. C'était la première fois d'aller réviser mes cours chez une amie. Devant leur porte, j'ai hésité longtemps avant de taper pour voir si s'était la bonne maison. Une femme était venue m'ouvrir la porte. C'était sa mère, elle m'a accueilli avec un sourire et m'a montré où était les autres amies. Et j'ai su que j'étais la dernière à venir.

« Bonjour, dis je à toutes les trois filles, elles riaient toutes les trois. » il vivait dans une grande maison, une villa. Son père était un militaire et sa mère une femme au foyer comme la mienne. Tout était soigné dans cette maison, on s’y plait tout de suite d’y être. Il y avait une place spéciale avec un tableau noir pour elle et ces frères ou ils apprenaient leurs leçons ; c’était très beau devant mes yeux.

Au commencement, une personne va au tableau et répondait aux questions qu’on lui posait en écrivant les réponses au tableau noir. On passait un à un. C’était ainsi qu’on traita tous les leçons et les dictées aussi. Et ensemble on corrigeait les fautes. Le travail était mélangé avec le jeu que parfois on oubliait même qu’on était entrain de travailler.

Le capitaine

Le soir venu à dix sept heures, alors qu’on avait complètement cessé d’apprendre, on jouait à merveille. Et d’un seul coup, Fatou cria très fort le nom de papa et courra à sa rencontre. On les regardait admirablement. C’était un homme géant, rempli de chaire. Il était noir et portait son costume de capitaine. Fatou ressemblait vraiment à son père, mais j’étais sur qu’elle n’aura jamais sa taille. Elle aura cas même la taille de sa mère, courte. Le capitaine Bangoura comme on l’appelait dans le quartier s’approcha de nous, nous salua. Il nous apporta un chassé rempli de jus et biscuits pour nous faire plaisir. Nous étions excités par tout ce qui nous arrivait. Une journée inoubliable pour moi.

Composition du premier trimestre

Le lundi matin, comme moi tous les élèves avaient dans leur tête la composition du premier trimestre. Chacun essayait d'afficher un visage confiant. Il faut dire aussi que tout le monde était sérieux. On ne voyait que des visages pensives, souriant ou pas souriant. L'instituteur n'avait plus à nous dire de nous taire, personne n'avait le temps de bavarder. Et c'était parti pour toute la semaine.

La peur

Pour la première fois de l'année, nous étions sans nos affaires scolaires. Nos sacs scolaires et tout ce qui y avait dedans était déposé devant nous au tableau noir. Il ne nous restait plus que deux doubles feuilles, un stylo, un crayon et une gomme. Et la peur s'installa enfin dans mon cœur. Je sentis mon cœur battre. Et surtout j'eus l'impression que ma tête était vide.

Mes amies étaient aussi comme moi. Je n'étais pas dans leur corps mais je savais qu'elles avaient peur. Et d'ailleurs comme la plupart des élèves dans la classe.

La première matière de l'année qu'on avait eu à traiter était la dictée questions. J'étais nul en français, je le savais mais je comptais sur les questions. Il nous dicta un texte et tout le monde écrivait. Dans le silence. Après cela, tous les autres matières.

Les conseils Milimolo

Au début de chaque devoir, il nous donnait conseils, il nous demandait de lire plusieurs fois les sujets avant de commencer à les traiter, de ne pas avoir peur, mais d'avoir le cœur tranquille. Il nous mettait en garde contre les tricheries ; les tricheurs auront zéro et seront puni, nous disait il. Mais malgré tout cela, il y avait des tricheurs qui le faisaient malgré sa vigilance. Et en fin, nous souhaitait bonne chance en nous disant : "chacun pour soit et Dieu pour tous".

Les discussions

La première personne qui sortait était toujours sûr d'avoir bien fait son devoir, en tout cas c'était ce que pensaient tous les autres élèves qui la voyait sortir. Dans notre classe de

sixième, le premier de la classe avait toujours été le premier à sortir sauf que ceux qui le suivait n'était pas forcément respectivement deuxième et troisième mais parfois n'avait pas la moyenne. Il y avait dans l'ensemble un sentiment de honte à être le dernier à finir. Donc tout le monde faisait tout son possible pour ne pas être le dernier à sortir. Je fus cas même le dernier parmi mes amies à sortir. Elles parlaient du sujet de la composition, comme de nombreux autres petits groupes. Les uns se jetaient sur leur cahier pour voir s'ils avaient raison et les autres sans regarder le cahier justifiaient leur raison. Après les discussions, on pouvait voir des visages heureux pour ceux qui avaient raison et les visages tristes pour ceux qui n'avaient pas raisons. Et pour éviter d'être parmi ces dernières, les gens comme moi évitaient toute discussion sur les devoirs déjà faits. Mes douleurs s'arrêtaient à des questions que je n'avais pas réussi à faire et rien de plus. Pendant leurs discussions sur le sujet je pensais à autre chose qui n'avait rien à avoir avec l'école. La petite Bintou avec moi dans le lit de ma mère. J'imaginai son sourire. C'était comme ça jusqu'à la fin de la composition.

Mon angoisse

Depuis mon querelle avec Mamadou je n'étais plus tranquille à l'école comme à la maison. Il voulait me frapper et je ne voulais pas qu'il le fasse. On vivait dans le même quartier, pas sur la même rue mais on ne pouvait pas faire un jour sans se voir. A chaque fois quand nos regards se rencontraient, même s'il était content, il durcissait son visage comme s'il voulait m'écraser. Cela me faisait mal au cœur. Je pensais au moment où il n'y avait rien entre nous. On se voyait tout les jours, pas de bonjour, mais pas de haine aussi. J'avais la tranquillité et j'étais libre dans mon quartier. Mais cette année là, pas de bonjour bien sûr mais avec beaucoup de haine. Il avait des amis qui lui informaient à chaque fois que je me promenais dans le quartier au cas où je serai seule. Quand on m'envoyait pour acheter quelque chose, je courais pour aller et je courais pour retourner. Le cœur tremblant. A l'école, je restais toujours avec mes amies que je voulais ou pas, pour ma sécurité. Pour rentrer à la maison elles m'escortaient jusque chez moi. Cette situation m'angoissait.

Le dernier jour du premier trimestre

Personne ne se souciait de venir en retard. De toute façon il n'y avait pas cours. Il était huit heures et demie, le soleil brillait le drapeau flottait dans l'air et des élèves qui arrivaient encore de chez eux. Du bavardage dans toutes les classes. La majorité des élèves étaient dehors entrain de jouer. Les instituteurs étaient tous dans le bureau du directeur pour une dernière rencontre avant la proclamation des résultats.

Pendant nos discussions entre élèves, personne n'avait dit quelque chose sur les résultats, pourtant, c'était pour cela qu'on y était tous. Tout le monde avait cela dans la tête mais personne ne voulait en parler. Pas de visage triste, chacun d'entre nous parlait avec confiance avec sourire.

La proclamation des résultats

Lorsque les instituteurs commencèrent à sortir du bureau du directeur, tous les élèves qui se trouvaient dehors regagnèrent leur classe respective. Dans la notre, le silence s'installa de lui-même et pour la première fois monsieur Milimolo n'a pas eu besoin de nous dire de garder le silence. Il s'assit dans son bureau la feuille des résultats dans la main et un sourire sur ses lèvres. Personne en vérité ne contrôlait plus ses émotions et les visages parlaient d'eux-mêmes. Ceux qui n'exprimaient pas la peur y était encore mais seulement quelques un. Les visages comme le mien étaient nombreux, plus de la majorité des élèves était dans le cas. Nous étions les élèves qui étaient dans le doute et qui ne voulaient pas de l'échec. Il y en avait aussi qui savaient qu'ils n'allaient pas réussir, ils n'avaient pas peur comme nous, mais ils avaient honte pour la plupart. L'instituteur sans même nous regarder commença à proclamer les résultats.

Premier Mamadou Diallo, cela tout le monde le savait parce que le contraire aurait été une grande surprise. Puis deuxième troisième... les élèves dans la classe ressemblaient à des statues de bois. Les admis sortaient de la classe pour aller fêter leur victoire dehors. A la sixième place, Fatou Bangoura, première des filles. Une de mes amies était libre. La honte commença à s'installer en moi. A la huitième place, Kadjatou Bah. Il ne restait plus que deux. Sur mon table banc, j'étais seule. Mariam était assise dos au mur la tête baissée les yeux regardant ces doigts qui nettoyaient les ongles et à la onzième place elle entendit son nom. Elle

fut soulagée. Il ne restait plus que moi. Mon cœur était comme suspendu au dessus du feu, et j'avais le visage dur. Monsieur Milimolo continu de dicter les noms, la classe se vidait peu à peu, dehors on pouvait entendre crier de joie les admis. Vingt et quatrième, j'entendis mon nom. Ce fut le soulagement. Je pouvais enfin sortir de la classe qui était devenu pour moi un enfer. Cela fait du bien de réussir. Mes amies m'attendaient avec leur sourire, j'ai répondu à leur sourire avant de les rejoindre en courant. La honte dominait mes émotions. Vingt et neuf admis. Plus de cinquante et un pour cent.

Les congés.

Ce qui me faisait un peu mal, était que chez le karamoko il n'y avait jamais de congé. J'ai décidé d'oublier l'école pendant les deux semaines de congé, de n'ouvrir aucun cahier. Afin d'être la plus libre possible. Bakary n'était pas d'accord avec moi. Il me disait que si j'appliquais cette décision que le deuxième trimestre sera très difficile pour moi voire même le reste de l'année et je risquerai de ne pas avoir mon examen d'entrer en septième. Tout ce que je voulais, c'était de jouer au maximum, regarder la télé jusqu'à tard la nuit sans ne se soucier de rien. Aussi jouer avec les amis du quartier toutes les journées après les cuisines bien sure.

Une journée chez Kadjatou

Après l'accord de ma mère, j'étais libre d'aller chez Kadjatou pour toute la journée. Bakary m'escorta jusqu'à la sortie du quartier. J'ai vu Mamadou qui jouait avec ces amis. Au milieu du potto, il gardait le but alors que les autres jouaient au milieu du terrain. Lorsqu'il a vu mes deux yeux qui le regardaient, il durcit son visage et je le dévisageai à mon tour.

Mon frère me demanda si je savais bien ou j'allais, j'ai répondu que oui je le savais. Elle me l'avait bien indiqué dis-je, je ne vais pas me perdre. Mon frère était sceptique, mais finit par me laisser seul sur le chemin.

Quand je suis arrivée chez elle, elle s'apprêtait à sortir avec sa mère pour aller au marché. Lorsqu'elle me vit elle fit un large sourire. Moi aussi j'ai souri. Elle me présenta à sa mère et annula de l'accompagner au marché. Sa mère m'accueillit bien et dit à Kadjatou de jouer avec moi. C'était une grande maison bien construite. Très jolie. Alors que j'étais fasciné par la beauté de leur maison elle me prit par la main et me traina à l'intérieur de la maison, au salon. A l'intérieur il y avait une vieille femme qui jouait avec les frères et sœurs de Kadjatou, elle avait la peau très claire, je pensai même qu'elle était plus claire que toute la famille, comme une blanche, chez cheveux étaient toute blancs et même les sourcilles ce qui me fit peur. C'était une femme heureuse rien qu'à la voir jouer avec ces petits enfants. Elle était la mère du père de Kadjatou. Leur salon était grande avec des jolies canapés une grande armoire remplie des petits assiettes et plein d'autres chose. Des dizaines de photos pendaient les murs ou se trouvaient les images de toute la famille. Nous nous installâmes

devant la télévision à bavarder sans vraiment bien regarder la télé qui était allumé. Je me sentis heureuse.

Dans la cuisine avec sa mère, nous l'aidâmes à faire les repas du jour. Pas grand-chose en faite mais en coupant certains légumes, laver les assiettes sales parler beaucoup et manger les fruits qu'elle nous apporta du marché. Sa mère avait la tête couverte de foulard et le nez long, elle était belle comme ça. Elle faisait la cuisine de la même manière que ma mère. Sauf qu'il y avait une différence que je sentais et qui me plaisait ; la cuisine avait son propre odeur qui était différent des notre, pendant qu'on mangeait, la façon de prendre le riz avec la main et le mettre dans la bouche, et le plus différent encore était qu'on parlait en permanence comme si on ne mangeait pas du tout ; c'était beau.

Dans la toilette

Après la cuisine, nous nous retrouvâmes à la toilette pour nous laver. Avec deux seaux remplis d'eau un savon et deux éponges. Nous étions obligées de nous mettre nues pour cela. Je n'avais jamais eu autant de difficulté à me déshabiller dans une toilette que ce jour là. J'avais fini par le faire, nue devant une personne nue. On parlait, on riait. Elle lava mon dos et je fis la même chose. A la fin nous étions tous propres et aussi belles que deux anges sublimes.

Au revoir

J'ai vu toute la famille de Kadjatou sauf son père qui était encore au marché. J'ai aimé sa grande mère, ces frères et sœurs et surtout sa mère. J'ai aussi aimé leur maison et le vent qui y soufflait. Sa mère me tendit un billet de cent francs guinéen avec son sourire. Je l'acceptai timidement en l'attachant au bout de mon pagne afin de ne pas le perdre, et j'ai dit merci. Kadjatou m'escorta un peu.

Le chemin de retour

Après un long moment de marche ensemble, nous nous séparâmes. Elle retourna chez elle et moi aussi seul je continu seule ma route vers chez moi. J'étais content d'avoir passé une belle journée chez Kadjatou. J'ai remarqué que leur quartier était différent de notre quartier, on

dirait deux villes différentes. Je pensais un jour aussi à inviter au moins un de mes amis chez moi à la maison, mais j'ai peur de la réaction de ma mère. J'avais peur qu'elle me gronde quand j'aurai des invités à la maison.

Je marchais en toute tranquillité, le cœur en paix et l'esprit en joie. Et, tout à coup, tout s'arrêta. Commença alors la peur. Mon cœur battait de plus en plus fort et mon esprit troublé. Mamadou Diallo était à quelques mètres devant moi. Impossible de fuir. Je ralentis mes pas, j'essayai d'être forte. Sauf que je perdais tout espoir, j'oubliai les bons moments que je venais juste de passer. Nous étions enfin face à face, sous un grand manguier.

- Tu croyais que je ne t'aurai pas ? commença-t-il avec son visage qu'il avait durci.

Je ne répondais pas et j'ai arrêté de regarder son visage pour ne pas avoir plus peur.

- Aujourd'hui on va voir, continua-t-il.
- Laisse-moi passer, dis-je en le regardant d'un œil.
- Oh ! tu as peur ? il prenait tout son temps.
- J'ai peur de personne, répondis-je avec mes mains qui tenaient mon hanche.

Mais j'avais eu une grande chance pour ne pas être battue. Profitant d'un tout petit moment de silence, avec mes deux mains, je le poussai avec toutes mes forces, il recula deux pas en arrière, voulant même tomber. Il avait finalement réussi à garder son équilibre. J'ai crié à haute voix pour attirer l'attention des personnes tout autour de nous. Un instant après trois adultes étaient avec nous pour l'intervention. Pendant que les adultes lui suppliaient de ne pas me frapper, j'ai pris la fuite. J'ai couru à toute vitesse jusqu'à la maison.

Le Deuxième trimestre.

Le deuxième jour du deuxième trimestre était exactement comme le premier jour du premier trimestre ; j'avais les mêmes sentiments et j'ai fait les mêmes choses avant de prendre le chemin de l'école avec mes frères jumeaux. Les meilleurs moments furent les retrouvailles avec mes amies. Puis ce fut le son de la cloche, la montée des couleurs, l'hymne national et en fin les sales de classe.

Mais la grande différence était que les cahiers étaient pleins de leçons et des devoirs. Un instituteur prêt pour les sanctions. Et en plus pour moi il y avait de menaces de mon ennemi bien déterminé à me frapper. Je n'étais pas très à l'aise à l'école.

Etat d'esprit dans la classe

Après le premier trimestre, il n'y avait plus de nouveaux élèves ; ceux qui venaient d'autres établissements, ceux qui venaient de la classe inférieure ou encore ceux qui reprenaient la même salle de classe étaient devenus tous des anciens élèves. Nous avons l'impression d'être dans la même salle de classe depuis des années. Tout le monde connaissait tout le monde, même ceux qui ne s'adressaient jamais la parole se connaissaient cas même.

Tout le monde connaissait le niveau d'intelligence de tout le monde, même si personne ne souhaitait le dire publiquement, seul l'instituteur pouvait le dire librement.

Dans la classe, il y en avait des élèves que personne d'entre nous ne doutait de leur réussite à l'examen de fin d'année comme mes trois amies, le contraire serait une surprise. Il y en avait aussi des élèves que personne ne doutait de leur échec et le contraire serait un miracle. Et en fin des élèves qui étaient dans le doute. Comme moi. Que je réussisse ou que j'échoue cela ne sera ni surprise ni miracle. C'était peut être bon pour moi, mais aussi humiliant par rapport à mes amies.

Le voyage de ma mère

Depuis mon combat avec Mamadou, je me faisais escorter à chaque sorti de cour jusqu'à la maison. Une fois séparée de Kadiatou et de Fatou, Aminata me suivait jusqu'à notre maison puis rentrait chez elle ; c'était pour ma sécurité décider par mes amies pour ne pas faire seul face à Mamadou. Mais, ma mère ne voyait pas cela d'un bon œil. Elle donnait toute autre explication à cette présence d'Aminata chez nous deux fois tous les jours de l'école.

Après quinze ans de mariage, mon père voulait une seconde épouse. Les rumeurs dans la communauté disaient qu'il demandait la main d'Aminata. C'était pourquoi maman avait peur. Je remarquais également qu'à chaque fois que mon père voyait Aminata à ma compagnie, faisait des yeux doux pour elle et souvent lui donnait quelque billet de francs. De plus il se permettait de rêver. Avant je croyais qu'il nous montra sa gentillesse mais à la fin j'ai su que c'était pour autre chose. Les rumeurs disaient que mon père disait qu'elle sera une bonne belle femme pour moi.

Devant toutes ces situations, maman avait peur. Un jour dans sa chambre, elle me poussa la tête de force avec son index et me traita d'ennemie puis elle dit : « toi tu vas me tuer ici. Mais quand elle devient ta marâtre, tu verras que ce ne sera pas moi seul qui souffrirai. ». Son visage et sa voix me terrifièrent. J'ai eu peur comme jamais dans ma vie, même pas à l'école pendant les moments les plus humiliant pour moi. Je me sentis coupable de ce que je ne comprenais pas.

Lorsque mon père lui accorda le droit d'aller visiter sa mère malade au village, elle donna à cet accord une autre signification. Elle disait que mon père voulait se débarrasser d'elle afin d'épouser avec aise sa nouvelle femme aussi jeune que sa fille. Alors que ce voyage lui tenait à cœur depuis plus de trois et à chaque fois mon père refusait. Le changement brusque d'avis avait toute sa raison pour ma mère.

Le jour de son voyage, j'ai vu ma mère pleurer. Juste avant le départ, elle m'appela dans sa chambre pour me parler : « je te confi ma maison et mes deux jumeaux. Garde ma chambre propre et lavez-vous tous les matins et tous les soirs avant de vous coucher qu'il ya école ou pas. Tu dors ici dans mon lit et ne laisse personne rentrer même pas la nouvelle femme sinon je ne te le pardonnerai jamais. Tu sais que c'est ton amie. Parce ce que ce que veut ton père

c'est de m'humilier. En se mariant avec une fille aussi jeune qui a seulement à peine deux ans de plus que toi. Mais Dieu le payera. Je pars. ». Elle s'essuya le visage avant de sortir de la chambre avec sa valise dans la main.

Une voiture est venue la prendre chez nous pour l'envoyer à la gare, accompagnée par mon père et mon frère Bakary.

Ma chambre à moi

Notre maison avait trois chambres, un salon, une terrasse et la cuisine. Mon père avait une chambre à lui seul, ma mère aussi avait sa chambre, elle la partageait avec moi et ma sœur Bintou. Quelque fois elle passait la nuit dans la chambre de mon père. La troisième chambre était occupée par mon frère Bakary et les deux jumeaux.

En cas de mariage de mon père j'espérais bien que ira dans sa chambre à lui et moi je garderai celle de ma mère jusqu'à son retour. C'était ce que je pensais.

En attendant l'arrivée de ma mère, la chambre reste ma chambre. La nuit au moment d'aller au lit, mon père me demanda si je n'aurai pas peur de dormir toute seule dans la chambre. J'ai répondu non que je n'aurai pas peur. Il me conseilla de ne pas fermer la porte à clé, en cas de problème il me viendra en secours.

Je rentrai dans la chambre, je m'arrêtai pendant près de deux minute à regarder partout dans la chambre comme si c'était ma première fois d'y entrer.

Le lit était couvert par un drap en Bazin au couleur violet, la tête du lit remplie des assiettes de cuisine c'était pour la beauté c'était comme ça chez presque toutes les femmes de la communauté sauf celles qui n'avaient pas les moyens. Sur la table dans le coin de la maison des valises en forme d'escalier les uns sur les autres. Cinq valise en tout remplie de pagne d'habit et de drap depuis son mariage elle ne les avait jamais utilisé c'était aussi pour la beauté de la maison. Un poste de radio avec a coté des dizaines de cassettes d'artiste.

Une fois l'inspection fini, je diminuai le volume de la lumière de la lampe à pétrole et ensuite me jetai dans le lit. Au milieu. J'étais contente qu'elle soit partie, maman était devenue très encombrant, elle était nerveuse et pleurais tout le temps qu'elle parlait de son histoire.

Maintenant son absence me faisait du bien ; de la tranquillité. En plus Aminata restait mon amie et continuai à assurer ma sécurité jusqu'au retour de ma mère. J' était toute fois convaincu que pour défendre ma mère je serai obligé d'être ennemie d'Aminata.

Mon frère amoureux

Bakary rentra dans ma chambre sans me prévenir. Il était vingt heures et j'apprenais mes leçons sous la lumière du courant électrique au milieu du lit.

- Tu es là, me demandait il.
- Oui, ai-je répondu

Il sauta dans le lit et me retira le cahier dans la main.

- Qu'est ce que tu fais
- Tu peu bien voir que j'apprends mes leçon
- Oui, alors tu apprends quoi
- L'histoire.
- Moi je pensais que tu dormais.

Il me fixa dans les yeux à me faire peur. J'ai eu le sentiment qu'il avait quelque chose à me demander ou bien j'avais fais quelque chose de pas bon. J'eu la trouille.

- Qu'est ce qu'il ya ? j'ai fais quoi pour que tu me regarde comme ça ?
- Mais rien !
- Alors ne me regarde pas comme ça.
- Ok, sa fais rien
- Ou sont les jumeaux ?
- Il dort déjà, et papa regarde la télé tout seul.
- Et tes amies, elles vont bien ?
- Oui.
- Et kadiatou
- J'ai dis qu'elles vont tous bien.

Après un moment de silence il me parla de ces sentiments.

- Tu sais, kadiatou, je l'aime bien, je veux qu'on reste ensemble. Je veux qu'elle devienne ma petite amie.

J'étais resté sans mots. Très surprise. J'ai crié sur son nom puis j'éclatai de rire. Je ne m'attendais pas à une telle déclaration et je ne savais pas quoi faire.

- Et tu vas m'aider, ajouta t-il.
- Quoi ! moi ! je commençais à être gênée. Tu feras mieux d'aller voir ailleurs. C'est mon amie et je ne sais pas faire ça.
- Non Mariam, tu vas lui dire simplement que ton frère l'aime et qu'il veut que vous restiez ensemble.
- Si elle refuse je vais avoir honte.

- Non, il n'y a pas de honte entre amie si elle dit non, je me laisse tomber. Mais avant tout essayons. Qu'elle sache que je

Je fini par céder tout en ayant peur.

- Ok, je vais la dire.

Il était si content qu'il m'a promis cent francs pour me récompenser.

D'un seul coup, nous étions devenus de meilleurs amis. C'était au delà de la tradition familiale de grand frère et petite sœur, nous étions devenus des confidents. Et comme il n'y avait plus de tabou entre nous dans ce sujet j'ai voulu en savoir plus sur ce qui pouvait se passer une fois que tout se passera bien.

- Si tout se passe bien et qu'elle devienne ta petite amie, qu'est ce que vous allez faire.
- Il rit avant de me répondre : on va faire comme tous les autres qui s'aiment
- Quoi exactement ? il me jeta un crayon en disant que je posais trop de questions, tout en riant.
- On va parler face à face comme on le fait ici, je serai proche d'elle, je pourrai toucher son corps et surtout ses seins.

J'ai mis la main sur la bouche comme si il venait de commettre un crime.

- Quoi, riait-il, sa fais du bien de toucher le sein ou bien ?
- Je sais pas, je n'ai pas de seins.
- T'inquiète pas tu auras des seins quand tu auras son âge.
- Non elle n'est pas plus âgée que moi, nous avons tous douze ans. Seule Aminata est plus âgé que nous trois.
- Tu es mince c'est pourquoi, tout le monde de grandi pas de la même manière. Et même maintenant sa commence à prendre forme ou bien ?

J'ai répondu par la tête avec un sourire bizarre.

- Dans quelque temps sa va finir par bien sortir et un garçon que tu aimeras va la toucher et tu verras que sa fais du bien. Je sautai sur mon frère dans la joie de ces mots.

Nous avons passé toute la nuit à ne parler que de ça. Et on fini par dormir sans le savoir.

C'était la première fois que je dormais avec mon frère dans la chambre de ma mère et dans le même lit, au milieu des cahiers. Il était adorable et je l'aimait bien. Le lendemain était un dimanche et donc pas de souci.

Des moments intenses

Les sentiments que mon frère avait pour Kadiatou apporta dans mon petit groupe d'amie un nouveau sujet qui n'existait pas ; les garçons et l'amour. Au début, ça provoquait un sentiment de gêne, de honte et chacun se réservait de limiter son intervention. Pourtant nous savions tous quelque chose sur le sujet sans savoir comment. Nous avions tout simplement l'impression d'être née avec ce savoir.

Le sujet était tellement pertinent que nos liens d'amitié se renforçaient au fur et à mesure qu'on en parlait. Il n'y avait plus de tabou entre nous, en classe, pendant la récréation ou encore sur les longues marches vers nos maisons, on ne pouvait pas en parler. Nos secrets les plus intimes étaient partagés entre trois et avec joie.

Le mardi matin, pendant la récréation, à neuf heures, nos discussions qui ont poussé Kadiatou à accepter de voir mon frère deux semaines après lui avoir dit les intentions de mon frère.

Bravant ainsi la peur, elle voulait essayer.

- Aminata : Kadiatou tu as toujours peur de rencontrer Bakary ?

Elle répondit par la tête comme d'habitude.

- Aminata : et toi Mariam si par exemple Mamadou te disait la même chose tu vas avoir peur ? ou tu vas accepter.
- Oui, dis-je. Et toi tu vas accepter ? la lançai la même question.
- Aminata : tu sais on va choisir d'accepter le garçon avant de lui dire oui de le rencontrer.
- Kadiatou : alors est ce que tu aime Mamadou ?
- Aminata : non, c'est notre ennemi. Je préfère un autre garçon.
- Moi : qui ?
- Aminata : je ne sais pas encore.
- Kadiatou : et si tu accepte de rencontrer un garçon que tu aime, tu vas faire quoi ?
- Aminata : je vais m'asseoir sur ces pieds, le bras sur son épaule tout en parlant avec lui ; elle le disait dans un sourire qu'on suivait tous.
- Moi : il va toucher aussi tes seins ?

Un éclat de rire nous emporta.

- Aminata : oui.
- Kadiatou : les garçons aime faire ça, toucher les seins des filles.
- Moi : moi ce que j'aime c'est lorsque les amoureux marche l'un à côté de l'autre, les bras sur les épaules et les hanches. Je veux que ça m'arrive.

- Kadiatou : moi c'est quand ils se regardent dans les yeux parle et s'embrasse comme dans les films. C'est beau.
- Aminata : mais Kadiatou, si tu accepte de voir Bakary tu pourra vivre ce que tu veux.
- Kadiatou : mais j'ai peur. Le sourire disparaît de ces lèvres.
- Aminata : les garçons sont aussi peur des filles même si ils les aiment. Donc Bakary à aussi peur de toi. accepte de le voir, si c'est dur alors tu laisse tomber. Ce qui est sure il ne va pas te frapper ni rien. Tu vas essayer ?

Elle fini par dire oui, seulement avec sa tête.

- Aminata : vous allez le faire ce soir. A midi Aminata vas dire à son frère et le soir pendant que les autres priaient dans la mosquée vous allez vous rencontrer au rond-point au niveau juste ou on se sépare, moi et Mariam on rentre chez elle et Bakary et toi vous allez vers chez ou vous allez parler en chemin. Et demain tu vas tout nous raconter.

Le soir arrivée à dix sept heures trente, alors beaucoup d'élèves rentraient vite à la maison, mes amies et moi et comme d'autres élèves décidèrent de rester encore à l'école et de regarder quelque match de football des jeunes du quartier afin de perdre plus de temps jusqu'à dix neuf heures. Chacune choisit son selon les beautés que nous avions des joueurs.

L'appel à la prière dans les mosquées marqua l'heure de notre rendez vous. Nous prime le chemin des maisons avec un peu plus de rapidité et dans le silence. Une fois sur le point rencontre Bakary apparait de nos yeux. Il devrait être là depuis très longtemps. Je regardai dans les yeux de Kadiatou, il y avait une sorte de sagesse. Bakary nous salua avant de suivre les pas de Kadiatou sur chemin de leur maison. Il marchait cote à cote. Moi et Aminata comme promis m'accompagna chez moi.

- Moi : sans toi il sera impossible pour moi d'organiser cette rencontre. Elle sourit sans me répondre
- J'espère que sa va bien se passer entre eux.

Sans me répondre elle s'engea de sujet.

- On ma donner à un homme, me disait elle d'une voix calme.
- Quoi ? depuis quand ? c'est qui ? dis-je dans un peur terrible.
- C'est le père d'Ali, qui a demandé ma main à mes parents qui ont accepté. Je vais être sa troisième femme. Le mariage c'est dans deux semaines.

Au fait Ali a le même âge que mon père, ils sont dans le même groupe. Mon frère Bakary et sont premier fils sont aussi dans le même groupe. Nous sommes tous dans la même communauté.

- Ton père aussi me voulait tu sais ?
- Oui, dis-je au fond de la gorge.
- Mais mon oncle a convaincu mon père que le père d'Ali est mieux pour moi et que je serai heureuse chez lui.

Le père d'Ali est riche, tout le monde lui disait très jeune pour trois femmes et en même temps tout le monde lui supportait dans ces démarches qu'il contestait. Il avait tout ce qu'il demandait dans la communauté. Sa maison est toujours plein de monde.

- Donc tu ne vas plus faire la composition du deuxième trimestre ?
- Non. J'irai à l'école jusqu'au jour du mariage et c'est fini pour l'école. A part Kadiatou personne ne doit savoir à l'école. Quand je vais disparaître tout le monde le sera enfin.

Je ne savais plus quel commentaire donner par la suite. Puis, ce fut le silence jusqu'à chez moi. Elle me prit congé et elle disparaît de mes yeux dans le noir de la nuit.

Mes frères jumeaux qui regardaient la télévision, je les regardais sans les saluer. Je rentre dans la chambre de ma mère et me jetai dans le lit. Je pensais à ma mère et me disais qu'elle sera heureuse en attendant cette nouvelle. J'étais contente, pour ma mère. Mais je savais que mon père va repartir à la recherche d'une autre femme et donc le bonheur de ma mère à bien des limites. Quand je vais tout faire pour ne plus avoir d'amie dans cette communauté.

Le mariage d'Aminata

Le jour de son mariage était le jour de l'école ; le premier jour de la composition du deuxième trimestre. A la différence de toutes les autres jeunes filles de la communauté, moi j'ai choisi d'aller à l'école plutôt qu'au mariage.

Le trimestre était très agréable pour moi, j'avais eu suffisamment des temps libres à la maison et je les utilisais pour apprendre seule mes leçons dans la chambre de ma mère. Je faisais bien mes devoirs de maison et je n'avais pas peur des contrôles en classe. Mr Millimolo notre instituteur devenait très fier de moi et m'appréciait beaucoup pour mon effort sans précédent. Il était sûr que je serai parmi les dix premiers si je terminais ainsi le trimestre. J'étais fière de moi et je voulais bien en profiter pour être le meilleur. Je ne pouvais pas penser à aller au mariage d'Aminata.

Dans la communauté, les jugements à mon égard étaient durs ; j'étais une mauvaise amie incapable d'aller au mariage d'une amie qui chaque jour passait chez moi avant de rentrer chez elle. Elle disait aussi que le jour de mon mariage, je regretterai d'avoir fait ce que j'ai fait. A l'école, il ne restait plus que nous deux, et notre première rencontre à deux ce jour-là fut à la fois triste et excitante. On sentait son absence. Aminata commençait à nous manquer. Toutes nos pensées étaient sur elle. Nos histoires à l'école, seraient désormais sans elle.

Dans la salle de classe, le silence régnait. Le sujet d'histoire était lancé et le maître nous surveillait. Tout le monde pensait même ceux qui ne savaient rien. Une dizaine de minutes après Mr Milimolo constata l'absence d'Aminata et d'une manière tout simple il me posa la question.

- Mariam où est Aminata ?
- A la maison.
- Elle est malade
- Non, elle se marie aujourd'hui
- Quoi ? répondait-il avec grand étonnement et avec lui toute la classe était étonnée. Je me sentis bizarre. Tout le monde était surpris.
- Que c'est grave, ajouta-t-il.

Puis il me fixa dans les yeux et me demanda pourquoi. Je n'avais pas de réponse, alors je suis restée aussi mes yeux dans ces yeux. Il ajouta enfin que ce n'était qu'une petite fille. Moi je ne voyais aucun problème. Il me souhaita bonne chance dans mes études.

Un garçon dans le dernier rangé parla haut et fort et dis : « oh mon Dieu, cette nuit Aminata va dormir avec un homme » et c'était toute la classe qui s'était mis à rire même Mr Millimolo avant de nous dire de se taire pour terminer le devoir en cours.

Toute la journée Mr. Millimono à raconte l'histoire à tous ces autre homologues.

Le soir, lorsque je rentrai à la maison avec mon amie, Mm me dis que nous sommes des mineur et que notre destin est a la merci de nos parents et que de toute façon on ne vas pas échapper au mariage précoce aussi.

La chambre des mariés

Les mariés avaient jusqu'à une semaine une chambre à leur disposition ou ils devraient apprendre à se connaître, découvrir le sexe et la vie du couple ; c'est une tradition depuis presque toujours. Pendant les sept jours suivant le mariage, les amies et parents passeraient les saluer. Les parents passeront une seule fois et durait seulement une dizaine de minutes suffisant pour la bénédiction. Les amis passeront plusieurs fois et chaque visite dure plusieurs heures.

Je suis la cousine et amie de la jeune mariée. Il était de mon devoir d'aller la saluer dans sa chambre nuptiale. J'ai attendu la fin de la composition ou je serai libre de tout souci d'école. Le samedi matin était le bon jour pour ce projet. C'était aussi une belle occasion pour faire taire les critiques dont je faisais l'objet dans la communauté.

Le jour J je me sentais à l'aise, la composition du deuxième trimestre était fini, et je savais que j'avais bien travaillé et que j'allais réussir. Je me disais que je serai parmi les meilleures. J'étais bien habillé et très excité de revoir Aminata en tant que femme mariée dans son pagne blanc. Elle pourra me raconter enfin ce qui nous rendait très curieuses à chaque fois qu'il y avait un mariage dans la communauté ; les secrets de la chambre des mariés. Car tout nos connaissances sur ces chambres se limitait à ce que nos yeux pouvait voir ; comme le pagne à coton blanc que portait la marié tout au long de la semaine, les trois repas par jour mangés par les mariés et leurs amis présents et aussi les rumeurs sur le jeu de sexe. J'étais si proche de tout comprendre et mon visite avait alors toute son importance.

Une fois devant la cour de la maison où se trouvaient les mariés, ce fut la panique pour moi. Je me demandai s'il fallait ou pas rentrer dans la cour. Les amis du vieux marié remplissaient la terrasse, ils discutaient à haute voix autour du thé. J'avais peur de leur faire face.

Seul le marié répondit à mes salutations et se leva au milieu de ces amis pour me montrer la chambre où se trouvait mon amie, la jeune mariée. Les autres amis faisaient des commentaires sur moi.

Elle était seule dans la chambre, assise en tailleur, au milieu du lit. Elle regardait les photos de son mariage. Dans son sourire elle me souhaita la bienvenue et me donna une place à côté d'elle au milieu du lit. Puis, commençais à se plaindre.

- C'est maintenant que tu viens me saluer depuis mon mariage
- Non on était en composition comme tu le sais
- Mais tu pouvais passer au moins les soirs même si ça ne dure que cinq minute
- Tu as raison, mais j'avais peur !
- Je comprends
- Pardonne-moi
- Tu es pardonnée, elle me sourit

Elle m'invita à regarder ces photos de mariage. Elle commentait comme elle pouvait chaque image que je regardais. Les images pour la plupart se ressemblaient et m'ennuyaient ; la mariée entouré des même femmes partout et quelques fois avec le marié, on dirait parfois qu'ils s'ennuyaient aussi, alors que les femmes qui les entouraient étaient heureuse à voir leurs visage.

Aminata avait changé son visage était enflé et sa poitrine était plus grande qu'avant, elle avait grossi.

- Dis-moi ce qui se passe ici quand vous êtes seule avec votre mari ? demandais je très curieuse.
- C'est toi seule qui me pose cette question depuis que je suis la, disait il en souriant, tout comme moi dans une forme de gêne.
- Tu sais, on fait les choses comme les adultes. J'apprends à obéir ; il me parle et je l'écoute. Il me regarde dans les yeux, j'essaye de faire la même chose mais parfois j'ai honte et il me dit de ne pas avoir peur. Il me parle parfois pour me faire rire, parfois je me force pour rire et parfois aussi je ris pour de vrai. Il me touche le corps, je le sens il couche sur moi et fait l'amour.
- C'est doux ?
- La première fois c'était dur et il y avait du sang, mon mari était content et disait que j'étais vierge. Cela n'a pas été pour sa première fois et il dit qu'il va m'aimer plus et me respecter.
- C'est important d'être vierge.
- Oui sinon tes parent auront honte, et ton mari ne va pas bien t'aimer. Alors fais attention à l'école.

La vie commençais à me faire peur. J'ai changé le sujet.

- A l'école tout le monde va bien. monsieur milimono était surpris de ton mariage et disait que c'est un mariage précoce.
- C'est quoi un mariage précoce ?
- Que tu es très petite pour te marier. Elle secoua la tête en guise de réponse.
- Et kadiatou ?
- Elle va bien aussi.

- Elle sort toujours avec ton frère ?
- Oui tout les jours de l'école et il n'y a plus de honte entre eux.
- Et toi ? tu n'as pas trouvé de garçon ? disait-elle en riant
- Non, mais j'aimerais bien être aussi aimée et avoir un garçon.
- C'est pas même dangereux et surtout fait attention. Comme je te l'avais dis ici on découvre dès le premier jour si tu es vierge ou pas et le résultat te suivra tout au long de ta vie.

Ma curiosité se termina en peur. Peu de temps après la chambre commença à se remplir des filles comme moi accompagné de leurs bruits. Elles étaient surprises de me voir.

Règlement de compte

Pendant six moi, il cherchait à me frapper. Il avait essayé tous les moyens sans succès. A l'école j'avais mes amies et aussi la foule d'élèves pour assurer ma sécurité en cas de conflit avec un garçon. Dans mon quartier, j'avais évité plusieurs endroits pour ne pas être surprise par ces attaques. Les rues peuplées du quartier était mes endroits préférés. Et même sur ces rues, je marchai à la hâte en regardant dans tous les coter la peur dans le ventre. Il était aussi actif et espérait un jour une occasion pour me coincer seule afin de régler mon compte comme il le disait à ces amis. Il apprenait de mes nouvelles à l'école et dans le quartier à travers des amis indirects et moi aussi je faisais la même chose sur lui. Il était presque au courant de ma vie dans le quartier.

Je quittais chez les mariés toute seule et je rentrai chez moi. Je ne pensais même pas qu'il pourrait m'arriver quelque chose de grave et j'ai commencé à emprunter les ruelles entre les maisons ou on rencontrait rarement des passants. En plus c'était le couché du soleil et la nuit prenait de plus en plus forme.

Je pensais aux nouvelles choses que j'avais apprises dans la chambre des mariés. Je faisais mon analyse et me demandais aussi pourquoi tout ce qui est beau dans la vie faisait peur aussi. Et on ait parfois obligé de ne pas fais faire ce qui est beau parce que c'est dangereux. J'étais perdue dans mes pensés lorsqu'il bloqua mon chemin. J'ai eu peur en voyant son visage. Mon cœur battait fort. Il n'y avait personne pour me sauver et je ne pouvais pas fuir. Les prières de la coucher du soleil avaient commencé.

- Tu pensais que je ne t'aurai pas ? me demandais t-il
- Laisse moi tranquille, je ne t'ai rien fais
- Je vais te frapper aujourd'hui

Il s'arrêta en face de moi et je n'avais plus d'espace pour avancer d'un pas. Il me gifla de sa main droite. J'ai commencé aussi à me défendre comme je le pouvais en lançant mes deux mains sans cesse. Il me terrassa puis s'assied sur mon ventre et me donnait des coups de points sur le visage et les épaules. Il me demandait si j'allais encore me foutre de lui. J'ai fais un grand effort pour me sortir de cette situation. Je me relevai et m'arrêtai sur mes deux pieds

- Tu n'a même pas honte de frapper les filles, disais-je en pleurant. Au lieu de battre tes amis garçons c'est les filles comme moi que tu viens montrer tes forces.

Il s'était calmé un peu avant de me répondre.

- Tu m'as humilié devant tout le monde à l'école.
- Tu as été le premier à m'humilier en m'appelant paresseuse, je pleurais toujours.

Il eut pitié de moi, comme s'il voulait pleurer aussi. Il me tourna le dos et disparaît dans le noir. Je regardai à droite et à gauche si personne ne nous regardait; il n'y avait personne. Sur mon habit, ma tête, mes coudes et genoux, je me tapais partout pour enlever de la poussière. Je sentais de la douleur sur le visage et mes épaules qui avaient reçu plusieurs coups. J'étais fatiguée.

A la maison, j'ai dit à mon frère que j'étais tombée dans un fossé en courant. J'ai raconté cette histoire à personne sauf Kadiatou avant le début des examens de fin d'année.

A la fin, il eut une sorte de honte entre nous comme si on venait de se rencontrer et qu'on veut devenir des amis. À chaque fois qu'on se rencontrait sur le chemin, on se saluait avec respect. Rien ne me faisait plus peur. J'étais désormais libre dans mon quartier. Je commençais à admirer sa beauté.

Le retour triste de ma mère

J'avais commencer à me reveiller, les yeux à demi ouvert, je pouvais entendre tout ce qui se passer dans la maison, pourtant j'étais couché comme si je dormais profondement. Dans cette situation ou je me trouvais, j'entendis le bruit de la voiture qui se garait devant notre maison. Les cris de joies de mes frères qui disaient « maman est venue » me poussèrent à me lever et m'asseoir sur le lit. Comme si je ne croyais pas, je tendis les oreilles pour en être sure. C'était vrai. J'ai eu peur. Je n'étais pas contente de la nouvelle. Je ne voulais pas de son retour par ce que je me sentais bien sans elle. Je suis sortie de la chambre pour aller voir de mes propres yeux la triste vérité. Ma mère était arrêtée devant la voiture qui l'a amené, elle lui montrait ces bagages au chauffeur qui se trouvait au toit de sa vieux voiture de cinq cent cinq peugeot. Entouré par mes frères. Bakary tenait dans ces bras Bintou qui avait grandi. Elle me regarda dans les yeux, j'ai aussitôt couru et me jetai sur elle ; je la serai très fort. Elle me carressa la tête et je lui ai dis qu'elle m'avait manqué. Elle a repondu en me disant que maintenant elle était avec nous pour de vrai et pour toujours.

Mon père est venu ensuite, il n'a pas fait comme nous, son chapelet dans sa main droit, il appela ma mère par son nom. Ils se saluèrent comme les adultes le font toujours sans même se toucher, puis il prit Bintou de la main de Bakary et tourna le dos direction la verenda ou se trouvait son siège de père de famille.

Elle se lava le corps pour se débarasser des saletés, et ensemble nous avons pris le petit déjeuner. Fatiguer, elle partis se reposer dans la chambre qui n'était plus à moi toute seule. La nuit, il n'y avait pas de courant, donc pas de télé. Maman était occupée par les salutation de ces amies et autres parents qui depuis quatorze heures plutôt ne cessaient de remplir notre maison pour voir ma mère, avoir les nouvelles du village et aussi espéraient des cadeaux du village. Ces meilleures amies la racontèrent tout ce qui s'étaient passé derrière elle à Kindia comme le mariage de celle qui voulait être sa coepouse.

Mon père était dans sa chambre et personne ne savait s'il dormait ou pas. Mes frères jumeaux eux dormais déjà dans le salon alors que Bintou qui avait grandi marchait à quatre pattes et parfois même essayait de marcher comme nous à deux pattes ; elle défilait partout dans le salon et mettait dans sa bouche tout ce qu'elle prenait par sa main. Elle était surveiller tout le temps, on l'empêchait de mettre les choses dangereux dans sa bouche. Elle n'appréciait pas et nous le faisait savoir en pleurant. Elle n'arrêtait pas de repeter les mêmes

choses et on l'empêchait à chaque fois. Elle était agressive, et elle ne ressemblait à la jolie petite fille partie au village quelque mois plutôt.

Assise à côté de mon frère Bakary qui était devenu mon amie et aussi mon confident par la force de l'amour, je lui parlais à voix basse mon angoisse suite au retour de ma mère.

- Moi je ne suis pas content du retour de ma mère
- Pourquoi ? me demandait-il très étonné.
- Parce qu'elle me gêne beaucoup, elle insulte, gronde et me compare tout le temps avec les autres, en plus il faut tout le temps travailler dans la cuisine.
- C'est parce que tu es une fille, et un jour tu dois devenir comme elle, tu vas faire toute seule ce qu'elle fait ici avec toi. C'est pourquoi elle te gêne. Moi je suis un garçon et je n'ai aucun problème avec elle.
- Tu sais à son absence, j'étais à l'aise ici à la maison comme à l'école et les résultats scolaires sont bons. J'ai été cinquième en deuxième trimestre et monsieur était très content pour moi. Je fais maintenant partie des meilleures de la classe ; je ne veux pas que ça change.
- Alors maintenant tu dois apprendre à vivre dans la difficulté et rester parmi les meilleures de la classe parce qu'il n'y a pas d'autre solution, me disait-il dans un sourire.
- Oui, maintenant j'ai peur de ne plus être parmi les meilleures.
- Il ne faut pas avoir peur
- Si je dois avoir peur. Parce que l'école seulement belle que lorsqu'on est meilleur en classe.
- Mais pour toi l'école ça ne va pas durer, comme Aminata un jour tu vas te marier et ça sera la fin de l'école.
- Oui mais pour l'instant je suis à l'école et je dois être meilleure,
- Tu as raison, je suis sûre aussi que tu vas avoir ton examen et ça change d'aller au collège et peut-être au lycée.

Deux jours après, les anciennes habitudes entre ma mère et moi commençaient.

Le troisième trimestre

C'était la dernière ligne droite, le début de la fin de l'année scolaire. L'examen n'avait jamais été aussi proche, les premières leçons apprises semblaient être oubliées et les nouvelles leçons étaient difficiles à apprendre et à la fin on se demandait si on était vraiment prêt.

Tous les jours Mr Milimolo nous donnait des conseils. Dans ces conseils se trouvaient ces propres vérités : si tu as travaillé bien depuis le début de l'année tu as une forte chance de réussir si non, tu n'as aucune chance de réussir. Dans ce conseil, je me sentais en sécurité, je croyais à ma réussite.

Mais dans les rumeurs du quartier, et de presque tous les jours, les gens disaient qu'on peut ne pas travailler en classe pendant toute l'année et réussir à l'examen et que le meilleur de la classe peut tout simplement échouer à l'examen. Ces rumeurs ne mettaient personne à l'abri et donc tout le monde avait peur.

La classe de sixième ou encore la classe d'examen était la classe de nos rêves depuis la classe de quatrième, parce que c'était la classe des grands frères et sœurs, la dernière classe de l'école primaire à un pas de collège.

À part Aminata qui ne participera pas à l'examen, moi et Kadiatou allions vivre ce rêve. Nous étions contentes de participer à l'examen d'une échelle nationale ou nous serons éparpillées dans plusieurs centres avec d'autres élèves de la ville de Kindia. Ce mélange nous semblait beau.

Malgré ces joies, il y avait aussi la peur. La peur de l'échec.

Je regarde les amoureux

Depuis qu'ils étaient ensemble, presque tous les jours ils se voyaient. Pendant les jours de l'école. Elle m'accompagnait chez moi tous les soirs de l'école ; d'abord pour ma sécurité en remplacement d'Aminata qui s'était mariée. Mon frère l'attendait à la maison pour la raccompagner chez elle et ils partaient en amoureux dans la pénombre.

Un jour, j'ai décidé de les suivre afin de savoir ce qu'ils faisaient sur le chemin tout les deux ; j'étais curieuse. Je me justifiais en disant qu'il était de mon devoir de connaître la maison de mon amie qui venait tous les jours qu'on se voyait chez moi.

Bakary était au milieu et moi j'étais à sa gauche, Kadiatou à sa droite. Au début la discussion était ouverte à tout le monde et elle parlait de la peur. Un chat traversa notre chemin en courant, ces yeux brillaient, provoquant des cris de peur de moi et de Kadiatou qui se jetèrent sur Bakary pour chercher une sécurité. L'instant fut rapide et se termina vite par des cris de rire. Chacun d'entre nous commença à parler de son expérience face à la peur dans une sorte de joie.

Au fur et à mesure qu'on avançait, la discussion changeait de sujet et se limita enfin aux deux personnes. Après la moitié du chemin, je regretai de les avoir suivis. Tout ce qui me restait à faire était de sourire, de dire oui à tout ce qu'ils disaient, les regarder, admirer et imaginer. Leur voix avait changé, et en plus les mouvements de leur corps. Ils marchaient lentement et j'étais obligée de suivre leurs pas. Les regarder dans les yeux était devenu difficile pour moi ; c'était comme si je les dérangeais de leur intimité. Je leur jetais des regards tout en espérant qu'ils ne le saches pas ; ils se touchaient le corps avec les mains. Je levais les yeux vers le ciel où se trouvaient les étoiles que je n'admirais pas, puis je regardais sur mes pieds qui avançaient très lentement, au même rythme que les amoureux. Je répétais les mêmes choses sans cesse. Ce que j'ai aimé le plus chez elle, c'était lorsqu'ils se regardaient les yeux dans les yeux avec des sourires ; ils étaient beaux : sur moi, j'ai senti le besoin d'être aimée. Je pensais à un amoureux qui me ferait la même chose.

L'excision

A douze heures trente les deux surveillants qui nous surveillaient se précipitèrent de ramasser les dernières feuilles d'examen blancs ; un examen test, un examen dur. Avec mes meilleurs résultats du deuxième trimestre, je ne m'attendais pas à une telle déception de ma part. J'étais sûre de ne pas réussir à cet examen test. Je n'étais pas la seule à se plaindre, mais tous les élèves de la classe, même les meilleurs.

Sur les longues marches vers la maison, on ne parlait que d'examen. A un moment de l'examen général, la peur de l'échec était dans tous les esprits.

J'ai trouvé une maison vide comme jamais auparavant. Impossible à croire. Je criai le nom de tous ceux qui habitaient, mais personne ne répondait. J'inspectai toutes les pièces de la maison, même dans les toilettes, il n'y avait personne. J'avais déjà le moral très bas à cause du dur résultat de l'école et une maison fantôme ne faisait qu'aggraver les choses. Je me retrouvai finalement dans la cuisine où je cherchais quelque chose à manger. Une femme m'appela, j'ai couru à sa rencontre afin de lui raconter l'état de la maison. Elle était devant la maison sur la véranda et m'attendait. C'était une des grandes sœurs de mon père.

- Il n'y a personne à la maison, je viens d'arriver de l'école, j'ai pas trouvé maman ici.
- Mais toi tu es là, et c'est toi que cherchait pas ta mère. Elle me pris par la main et me tira vers elle.
- Attends, dis-je en essayant de récupérer ma main, c'est quoi ?
- On va chez moi, tout le monde n'attend que nous deux. Porte tes chaussures et partons
- Je dois me changer, il faut que j'enlève mon uniforme scolaire
- Non ! je n'ai pas ce temps ; elle commença à marcher vite.
- On va faire quoi laba ?
- Tu le sera bientôt, maintenant tu la ferme, je ne veux plus parler.

Chez elle, à l'arrière de sa maison où se trouvait la toilette, il y avait plusieurs femmes âgées qui se trouvaient. Mais aussi des femmes comme ma mère et en plus des filles comme moi regroupées dans un coin des larmes aux yeux. Pas un seul garçon, pas un seul vieux homme. Je savais que j'allais finir comme les jeunes filles de mon âge. Mais je ne savais pas ce qu'elle voulait faire de moi. J'ai vu mère au milieu des femmes, elle allaitait de force Bintou qui pleurait d'une douleur entre les jambes. Une femme qui tenait un éventail, lui soufflait du

vent et la demandait de se taire. Ma mère me devisage comme si elle ne me connaissait pas. Une femme dont le visage faisait peur, parla

- Voila elles sont la maintenant. Je commençais à pleurer et je les demandais ce qu'elle voulait de moi.

Devant la toilette sans toit, une de ces vieilles femmes me demandait de la suivre dans cette toilette. A la fin, je me trouvais allongé au milieu de quatre vieilles femmes ; elle me soulevèrent mon uniforme scolaire, enleverent mon slip, m'écartèrent les jambes et me tenèrent de tout les cotés avec leur force. La vieille qui me tenait la main de demandai de rester sage et que tout finira bientôt et moi je serai bien. Celle qui me faisait face, une lame dans la main, toucha à mon sex et me demanda de la pardonner. Je criai très fort contre une douleur sur ma chère. Elle me remercière avant de me déposer parmi les autres jeunes filles que je ressemblait désormais. J' ai de nouveau vu ma mère parmi les autres mère remercier les exiseuse en leur donnant quelques billets de franc guinéen. Elles étaient contente.

A la nuit tombé, ma mère me porta dans le dos pour rentrer à la maison. Je sentais la douleur en permanance et pleurait en consequence. Ma mère me suppliait sans cesse de me taire et de la pardonner, elle me promettait toutes les choses que j'aimais. Ma tante qui nous accompagnait tenait Bintou dans sa main qui dormais déjà. Elle me demanda si je veux manger, j'ai repondu non par la tête. Elle me demanda pardon de ne pas refuser de manger.

Je suis malade

Le premier jour après l'excision, j'étais une personne malade. Je souffrais des douleurs de la tête, du sex et mon corps était chaud. Pour m'aider à débarrasser de mes douleurs, maman m'apporta trois sortes de médicaments ; des paracetamol pour le maux de tête, une pomade noire pour le sex et les feuilles d'accacia pour la fièvre. Elle était sûre que ces trois médicaments je m'ensortirais guérie de ma maladie. Lorsqu'il le fallait, elle m'aidait à aller au toilette pour me soulager et souvent me laver le corps, elle m'aidait aussi à me changer et aussi à manger comme un bébé. Elle était devenue gentille avec moi. Nous étions comme des meilleures amies plutôt qu'une mère à donner des ordres.

Un jour alors que maman crochait, moi je jouait avec la petite Bintou qui était aussi excisée. Elle semblait ne pas être malade. Quand elle pleurait, maman lui donnait du lait puis elle se taisait et parfois même dormait. Elle ne parlait pas de ces douleurs, parce qu'elle ne pouvait pas parler. Bintout était belle et la regarder dans les yeux me plaisait, je la forçais à rire parce que j'aimais son sourire. Je pouvais regarder ma mère aussi dans les yeux, lui poser facilement des questions et sans complexe.

- Moi je croyais que c'est seulement les garçons qui sont excisée comme mes frères jumeaux l'année passé.
- Les filles aussi, et cela depuis toujours.
- Et pourquoi on fait ça ?
- Parce que ça permet à une fille de devenir une femme vertueuse.
- C'est quoi une femme vertueuse ?
- C'est une femme belle, satisfait et qui respect son mari.
- Est-ce que tu as aussi pleurer le jour de ton excision ?
- Oui, j'ai crié au nom de ma mère et de mon père. Les exciseuses m'attrappaient avec force et je ne pouvais même pas bouger.

Je me moquai d'elle, je ne savais qu'elle avait aussi pleurer ainsi.

- Les exciseuses était aussi des vieille femmes ?
- Oui, elles sont toujours vieilles ces femmes. Et à l'époque on était obligée de rester chez elles jusqu'à la guérison. Elle nous dictaient leur loi.
- Mais nous on reste à la maison
- Oui, les choses ont changées, tu reste à coté de moi jusqu'à la guérison. Tu verras que dans quelques jours la douleur va finir et tu vas devenir comme avant bien portant.
- Je pourai courir et sauter
- Courir oui mais une fille ne saute pas c'est impoli.

- Pourtant à l'école, pendant les sport, les filles comme les garçons courent et sautent ensemble.
- Tu sais l'école force les filles à imiter les garçons jusqu'à le ressembler. Finalement, elle ne sont plus vertieuses, ne ressemble plus aux femmes et ne sont même pas garçon. C'est pourquoi j'ai peur de toi quand tu vas à l'école.
- Mais maman à l'école, c'est comme à la maison, les filles portent des habits de filles et les garçons les habits des garçon. Les filles sont ensemble, les garçons aussi et parfois ils se melangent. On apprend les mêmes choses, ils sont intelligents et nous aussi et tout le monde veux dépasser tout le monde.
- C'est la que se trouve le problème. Une fille ne peux pas dépasser un homme ; sinon elle va cesser d'être fille alors qu'elle ne sera jamais garçon. Ça, c'est être rien.

Mon numero de table

Après plus de deux semaines sans école, c'était comme une année sans école. A l'école, tout le monde savait que j'étais malade, mais personne ne savait que c'était l'excision la cause de ma maladie. dans la classe Kadiatou seul le savait, les autres disaient que c' était la pression de l'examen qui était la cause de ma maladie et cela est resté leur vérité.

De mon côté, j'avais oublier l'école. Je n'y pensais plus et je n'apprenait plus mes leçons.

Mes nouvelles idées étaient simple ; oublier l'école et ces difficultés inutiles, rester à coté de ma mère à la maison et dans la cuisine, apprendre et devenir une véritable femme.

Mon frère Bakary n'était pas d'accord avec moi. Il me disait que même si je vais finir comme Aminata, alors je dois aller à l'école jusqu'au dernier jour. Il me disait d'oublier les paroles de ma mère et de retourner à l'école, de profiter de mon enfance et d'aller rejoindre mes amis de l'école et que c'est lemeilleure endroit pour enfant.

J'étais allongée sur ma droite, ma tête bien posée sur l'oreille. J'écoutais de la musique quand Kadiatou et Bakary entrèrent dans la chambre en me saluant. Je commençais à être jalouse.

- Bonsoir Mariam, me salua t-elle.
- Bonsoir

Bakary se jeta dans le lit et s'allongea derrière moi.

- Et ta santé, sa va ?
- Oui je vais bien aujourd'hui. Je peux même marcher une longue distance sans avoir mal.
- C'est bien comme tu peux aller à l'examen sans problème.

Je me suis tu, un peu mal à l'aise. Elle continue de parler

- Je viens de votre centre d'examen et j'ai ton numero de table ; c'est le neuf cent quatre vingt quinze, dans la salle dix sept.

Elle me tendis un bout de papier se trouvait écrits tous les chiffres qu'elle venait de me citer.

Mes gestes étaient timide, elle savait déjà ce que je pensais, mais elle n'avait pas l'air de vouloir entendre cela de ma bouche. Bakary parla

- Pourtant elle ne veux plus aller à l'école, disait-il. Elle dis que cela ne sera à rien parce qu'elle finira comme Aminata.

Kadiatou essaya de me convaincre.

- Tu sais, nous avons tellement voulu que ce jour arrive et ce n'est pas maintenant qu'il faut refuser.
- On appelle ça un rêve, ajouta Bakary. Et on nous dit qu'un élève qui à réaliser ces rêves à l'école peut le faire dans la vie après l'école.
- Si tu penses que tu vas finir comme Aminata, il faut alors faire comme elle ; aller à l'école jusqu'au dernier jour. Disait Kadiatou
- Ok, j'ai compris. Je vais aller à l'examen. Je vais faire ce que j'ai toujours voulu faire.

Ils étaient contents de ma décision

- On n'est pas dans le même centre d'examen, me disait-elle. Tu es dans le même centre que Mamadou et cinq autres élèves de notre établissement. Moi je suis dans le même centre.
- Mais moi je ne connais pas ce centre, dis-je
- Ne t'inquiète pas, je t'accompagne le jour j, disait Bakary
- Depuis l'excision j'ai pas révisé mes leçons et ça c'est un problème
- Ne t'inquiète pas trop, tu ne vas tout oublier en moins d'un moi. Il suffit de recommencer à apprendre tes leçons.
- Je suis là, ajouta Bakary, je vais t'aider à réviser tes leçons.
- Tu as la chance d'avoir ton frère, disait elle dans un sourire que nous avions déjà tous les trois

Ils sortirent de la chambre en amoureux me rendant encore plus jalouse. Je me précipitai sur mon sac et commençai à feuilleter mon cahier. Je compris alors que le retour ne sera pas facile ; la peur de l'échec et le désir de réussir me cré de la pression. Le difficile combat de l'école avait recommencé.

Le premier jour de l'examen

La saison sèche avait remplacé la saison des pluies. Son impact sur le ciel et la terre avait changé le visage de Kindia. Le soleil ne brillait plus tout le temps et le ciel toujours gris. La terre toujours boueuse avec des eaux stagnantes dans presque partout. Je portais mon uniforme scolaire ; une robe carolée rouge. Dans ma main je tenais un bic bleu et une boîte d'ensemble géométrie. Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu dehors, la fraîcheur du jour me plaisait bien. Je marchais lentement tout en regardant sous mes pieds afin d'éviter de marcher sous la boue qui pouvaient me salir. Mon frère Bakary qui me suivait avait son bras droit posé sur mon épaule. Il ne fatiguait jamais de m'aider ; il n'y avait aucune leçon que nous n'avions pas faite à la maison comme révision. Il était sûr de moi et disait que j'avais toutes les réponses dans ma tête. Il croyait sans doute à ma réussite . Ce que je suis le fascine et cela depuis toujours.

Le centre d'examen était une école primaire publique comme la notre, mais un peu plus grande. Elle n'avait pas de la cour de clôture. Par contre il y avait une limite à laquelle seuls les candidats pouvaient la franchir à la présentation de la carte scolaire. Toute l'aide de mon frère se limitait à cette ligne. Il s'arrêta et me regardait partir. J'étais désormais seule maîtresse de mon destin.

Plus de la moitié des élèves venaient d'autres établissements publics ou privés comme moi. Tout le monde était sérieux et timides. On se méfiait les uns des autres. Les instituteurs quand à eux nous regardaient, souriaient et nous souhaitaient bonne chance ; souvent ils avaient pitié de nous. Je finis par voir un à un tous les élèves de notre classe ; à l'école il n'y avait rien entre nous, même pas bonjour, mais ce jour on se saluait dans un sourire vrai parce qu'on venait tout simplement du même établissement. Le plus marquant pour moi était Mammadou. Il m'avait vu le premier et m'appela par mon nom :

- Mariam !
- Oui ! dis-je en lui regardant derrière moi. J'étais surprise
- Bonjour, m'avait-il salué
- Bonjour
- Tu es dans quelle salle de classe ?
- La salle cinq, et toi ?
- Moi c'est trois.

Un peu de silence

- Tu as peur ? me demandais-il

- Oui, j'ai un peu peur. C'est un examen et ça fait peur.
- Il ne faut pas avoir peur. On nous dit que c'est pas aussi difficile comme on le croit.
- Ok.

La cloche sonna pour le rassemblement au mat. On marchait ensemble et j'étais contente. Le passé était enterré et le présent était beau. Cette joie m'accompagna jusqu'au lancement du premier sujet ; la dictée question.

Le dernier jours de l'examen

Comme Mammadou l'avait dis, l'examen n'était pas aussi difficile comme je le croyais. Nous avons déjà récité tous les reponses des questions des différences sujets posés à l'examen. Je pouvais même voir certaines réponses dans mon cahier de leçons par la force de penser ; il me suffisait de faire le lien entre la question posées et le leçons dans le cahier pour trouver la bonne reponse. Il arrivait parcontre que j'oubliais certaines réponses malgré une réflexion dure.

A la sortie de chaque devoir, des petits groupes se formaient, et les commentaires sur le devoir alimentaient les discussions sur les bonnes et mauvaises réponses. Tout ceux qui parlaient ou écoutaient ces discussion espéraient avoir fait de bon travail ; des sourires et inquiétudes étaient permanents.

Le dernier jour, nous étions venu pour faire un seul devoir, la rédaction. Le sujet nous disait de raconter notre année scolaire du debut à la fin.

Penser et ecrire en français ce que sait comme histoire est ce qui fait de la redaction quelque chose d'unique que j'aime plus que tout à l'école. Sur mon histoire de l'année, je n'ai raconté que des bonnes choses, et rien sur les retard à l'école, un mauvais examen blanc ou encore mon conflit avec Mammadou. Malgré tout, j'étais contente de ma rédaction. Et dans l'ensemble de l'examen, tout c'était bien passé pour moi sauf en mathématique ou j'ai mal travaillé alors que c'était ma matière préférée.

La fin de l'examen fut un soulagement pour tous les candidats ; contrairement au premier jour, tout le monde était content et souriant, la nature elle-même semblait être heureuse. Tout ce que je voyais était beau et ma personne semblait être la plus grande.

Mammadou qui était devenu ma meilleur ami pendant l'examen m'attendait pour qu'on rentre ensemble à la maison. Il était tout seul, au milieu des autres et moi je partais à sa rencontre. Il me regardait m'approcher de lui, c'était un peu gênant pour moi.

- Tu as fini ? me demandait-il.
- Oui, tout de suite. Et toi ?
- Depuis longtemps, et il n'y avait personne dans la cour.
- Tu es rapide alors !
- Oui
- Qu'est ce que tu as raconté comme histoire
- Bon, j'ai parlé de ce que j'ai fais à l'école, à la maison et beaucoup d'autres choses. Et toi ?

- J'ai fais aussi la même chose.

Je me demandais s'il a écrit dans sa rédaction qu'il m'a frapper dans le quartier.

- Je suis content que l'examen est fini. Disait-il dans un sourire.
- Pour moi il attendre les resultat pour savoir s'il faut être contente ou pas.
- Tu as raison, mais il ne faut pas avoir tros peur.
- Je n'ai pas bien travaillé en mathématique.
- Pourquoi ? tu es pourtant bon en calcul.
- Oui, mais j'ai eu peur, je tremblais et j'ai faussé toute la deuxième partie.
- Et pour les autres matière ?
- Pour les autres matière j'ai pas tremblé, et j'ai presque tout trouvé.
- C'est bon, et ce n'est pas à cause de la deuxième partie du math que tu vas échoué.

Nous allons tous gagné

- Oui, je l'espère bien.

On était devenu des amis, mais ce n'était pas comme mon amitié avec Kadiatou. Lui comme moi n'arrivaient pas à exprimer nos comportements les plus naturels ; chacun faisait attention à ce qu'il disait.

On marchait l'un à coté de l'autre et parfois nos épaules se touchaient. A chaque fois que cela arrivait, je le sentais et je voulais que ça arrive de nouveau. Il était curieux et voulait comprendre un peu sur mon excision et pour cela il changeai le sujet :

- Tu sens toujours de douleur avec ton excision ?
- Non pas tellement, aujourd'hui je vais bien, sauf que je peux pas encore courire comme avant. Mais dans quelques temps tout ira bien.
- Je croyais que seuls les garçons son excisés.
- Moi aussi jusqu'à ce que je le sois avec ma petite sœur Bintou.
- Mais comment on fait avec les fille ? parce qu'elle n'ont pas de penis.
- Elle coupe une partie de nos chaire avec du couteau et le jette.
- Ça fait mal, disait-il en se grainça les dents.
- C'est pourquoi on pleur. Et chez vous ça fait mal ?
- Oui très mal. On fait aussi avec du couteau et le sang coule.
- Monsieur nous a dit à l'école que ce n'est pas bon pour les filles.
- Mon frère m'a dis la même chose. Mais ma mère dit que mon frère mens, et que c'est une bonne chose que de le faire.
- Donc les femmes qui ne font pas ça ne sont pas bonne
- Oui.

Les quelques gouttes de pluie qui tombaient s'intensifia. Nous étions obligés de trouver un abrit et attendre que la pluie cesse. On se regardait et se parlait sans souci ; cet instant était le bonheur.

Les résultats

Je suis passée chez Kadiatou pour qu'on aille ensemble à l'école. Elle était aussi prête comme moi pour entendre les résultats. C'était presque les vacances et on ne portait pas d'uniforme scolaire, tout le monde était en brigadé, un fait rare mais bien intéressant ; on pouvait voir les autres élèves d'une forme nouvelle qu'on ignorait avec les uniformes.

Sur le chemin, elle me parla de ces angoisses des deux dernières semaines après l'examen, de comment les résultats pouvaient changer son destin dans le bon ou le mauvais sens. Mais le pire des scénarios qui pouvaient nous arriver sera qu'une seule d'entre nous réussisse ; on ne pouvait imaginer la suite. Personne ne le dit mais la plus grande chose sera d'éviter ce scénario.

Toutes les salles de classe étaient fermées, seule la direction était ouverte où se trouvaient notre instituteur Mr. Millimono et le directeur Mr. Camara et qui avaient des nouvelles pour nous afin de nous rendre heureuses ou malheureuses.

Nous étions arrêtés tous devant la direction de l'école en attendant les résultats, autour de nous se trouvaient les jeunes du quartier, les frères et sœurs, des amis et des inconnus ; ils voulaient connaître en direct notre sort.

Après un grand moment d'attente, les deux personnes sortirent de la direction avec une feuille dans la main de Mr. Millimono, c'étaient les résultats. Ils avaient les sourires sur les lèvres alors nous les élèves avions la peur dans le ventre. Le directeur nous salua et nous fit un discours : « comme vous le saviez tous, ce jour est un grand jour pour vous, le jour de la vérité. Lorsqu'on vous dit de travailler, c'est pour que vous soyez contents à ce grand jour. L'école, c'est le début de la vie, et la vie il y a le haut et le bas, la réussite et l'échec. Les admis franchiront une étape importante de leur vie aujourd'hui et on les félicite pour leur travail. Pour ceux qui échouent aujourd'hui, nous leur dirons de ne pas se décourager, mais de travailler plus et ils réussiront la fois prochaine. Dans l'ensemble les résultats sont acceptables ; quarante et un admis sur soixante quinze élèves. »

Son discours nous avait tous rendu immobiles fixant sans cligner les yeux, les deux hommes devant nous. Mr. Millimono avait le dernier mot ce jour-là commença à citer les noms des admis ; je ne peux pas vous en écrire de cet instant.

Premier de la classe, Mammadou comme toujours, puis deuxième et troisième. À la cinquième position, j'entendis le nom de Kadiatou, je l'ai vu sauter de joie puis je fixai de

nouveau Mr. Millimono. Je tranblai de peur et commençais à pleurer. A la dix septième place, j'entendis mon nom ; c'était la délivrance. Je sautai dans les bras de Kadiatou, nous avions les larmes aux yeux. Mon amie et moi étions tirée d'affaire ; le bonheur n'a pas de vraie explication, il faut le vivre pour le savoir, je souhaite à vous tous de vivre cela plusieurs fois dans votre vie.

Nous avons passé des heures dans l'établissement après la proclamation des résultats parce que nous étions heureux et nous voulions passer notre dernier jour dans notre école primaire. Nous avons remonter le temps et chacun d'entre nous raconta en un mot ses propres histoires depuis ces premières années, et ces histoires qui nous avions raconté parlaient du mêmes sentiments ; les moment difficile comme la paraisse d'apprendre ces leçons ou tout simplement de comprendre les leçons, les moments de peur comme la peur de l'échec et de l'humiliation, des moments de determinations comme le courage de tout faire pour comprendre les leçons et de combattre la paresse pour être parmi les meilleurs et en fin les histoires se terminaient tous par une fin heureuse, la réussite.

J'arriva tard à la maison, vers seize heures le soir, alors que j'ai quitté la maison depuis huit heures du matin. Ma mère qui m'attendait pour me gronder était obligée de se taire devant l'accueil triphal que j'ai fait l'objet. Tous les voisins s'était mobiliser pour me féliciter de mon succès à l'examen ; je me voyais floter au dessus de tout le monde dans un cri de joie. J'étais une héro. Ma mère qui observait tout ce qui était entrain de m'arriver. Elle ne disait rien, mais j'étais sûre qu'elle était au moin fière de moi. Elle retourna dans sa cuisine pour faire son travail. Après plus d'une heure de fête, je me retrouvai seul dans le salon, fatigué de joie.

- Ton riz est dans la chambre tu peux aller manger maintenant, disait ma mère
- Je crois que je vais me lave dabort, je suis sale, repondise-je
- Comme tu veux, on dirait que tu n'a toujours pas fain, elle souriait, et c'était du jamais vu pour sa fille qui va à l'école.

Après la toilette, je rentre dans la chambre pour me changer. Debout devant le miroir, je me regardais de la tête aux pieds, les mains sur la hanche, je mesurai ma taille. Je marchai comme une mannéquaine et j'appréciai mes gestes. Je regardai ma poitrine qui ne me satisfaisait pas. Je l'imaginai un peu plus grand comme celle de Kadiatou voir même plus grande. Je rapprochai ensuite mon visage sur me miroir, mon visage qui exprime presque tout ce que je suis ; a l'école, pendant nos discussion avec les garçons juste après les

résultats, j'ai compris qu'avec les visage on se jugeait sans parler. Je jugeais mal les visage qui ne me plaisaient pas et appréciait bien les visage qui me plaisaient. Pour mon propre visage, je me demandais souvent ce que les autres qui me plaisaient pensaient de moi quand il me regardaient. Lorsque Mammadou me parlait, je faisait en sorte que mon visage soit agréable. Sur le miroir, devant mon visage, je caressais mes cils et sourcils, écartais les yeux pour les apprécier, forçais le sourire, c'était bien. Je regardai mes dents, elles étaient blanche. Je gonflai ensuite mon nez, c'était affreux, je le ralache aussitôt à sa forme normal, puis avec mes deux doigts, je le caresse comme pour le rendre pointu. Il reste gros et je l'appréci a sa juste valeur. Au fond du miroir j'ai vu ma mère qui me regardait faire mes grimasses au miroir ; je me tourne pour la regarder.

- Qu'est ce que tu fais comme ça ?
- Je me change dis-je dans une sorte de gêne.
- Tu n'as pas faim ?

Je suis sortie en courant vers la cuisine. Laisant maman seule dans la chambre.